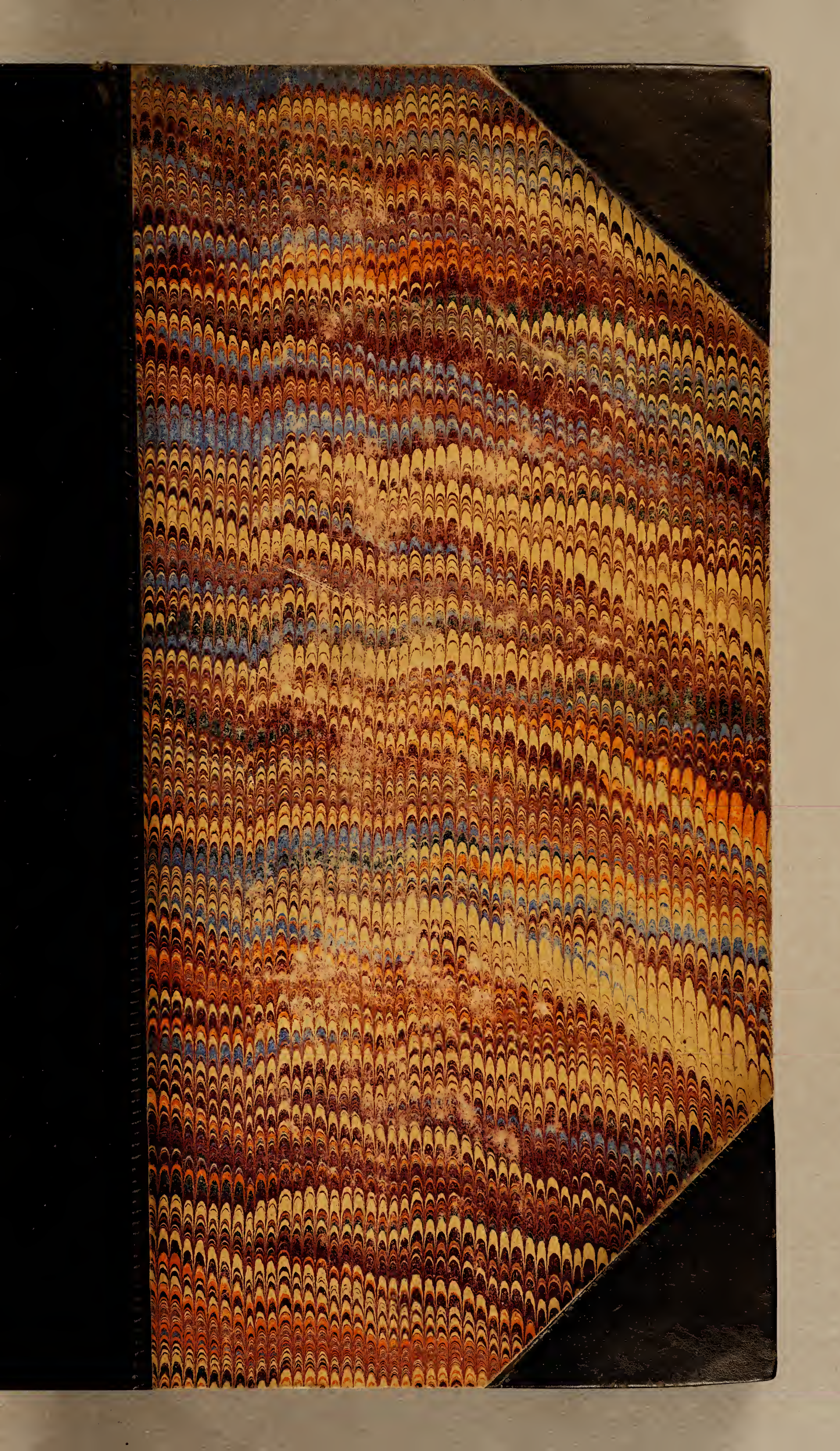



GAUDEO.
John Carter Brown.

Thomas Wentworth Tuck,

76i

by Thomas Pownall

Sabin 64827

MÉMOIRE

ADRESSÉ AUX

SOUVERAINS DE L'EUROPE.

MEMOIRE
ADRESSÉ AUX
SOUVERAINS
DE L'EUROPE,

Sur l'état présent des Affaires de l'ancien & du nouveau Monde,

Par Mr. POWNALL,

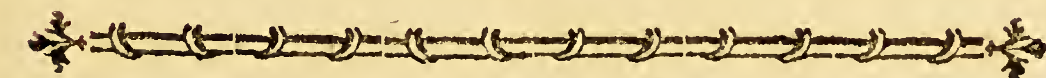
Ci-devant Gouverneur, Capitaine-Général & Commandant en chef des provinces Amériquaines de Massachuset-Bay, nouvelle Angleterre & Caroline méridionale, & membre du Parlement d'Angleterre.

*Traduit de l'Anglois par M*****.*

Quid quod omnibus quod inter se populis commercium dedit? Ingens naturæ beneficium, si illud in injuriam suam non vertat hominum furor.

Senec. nat. quest. lib. 5 & 18.

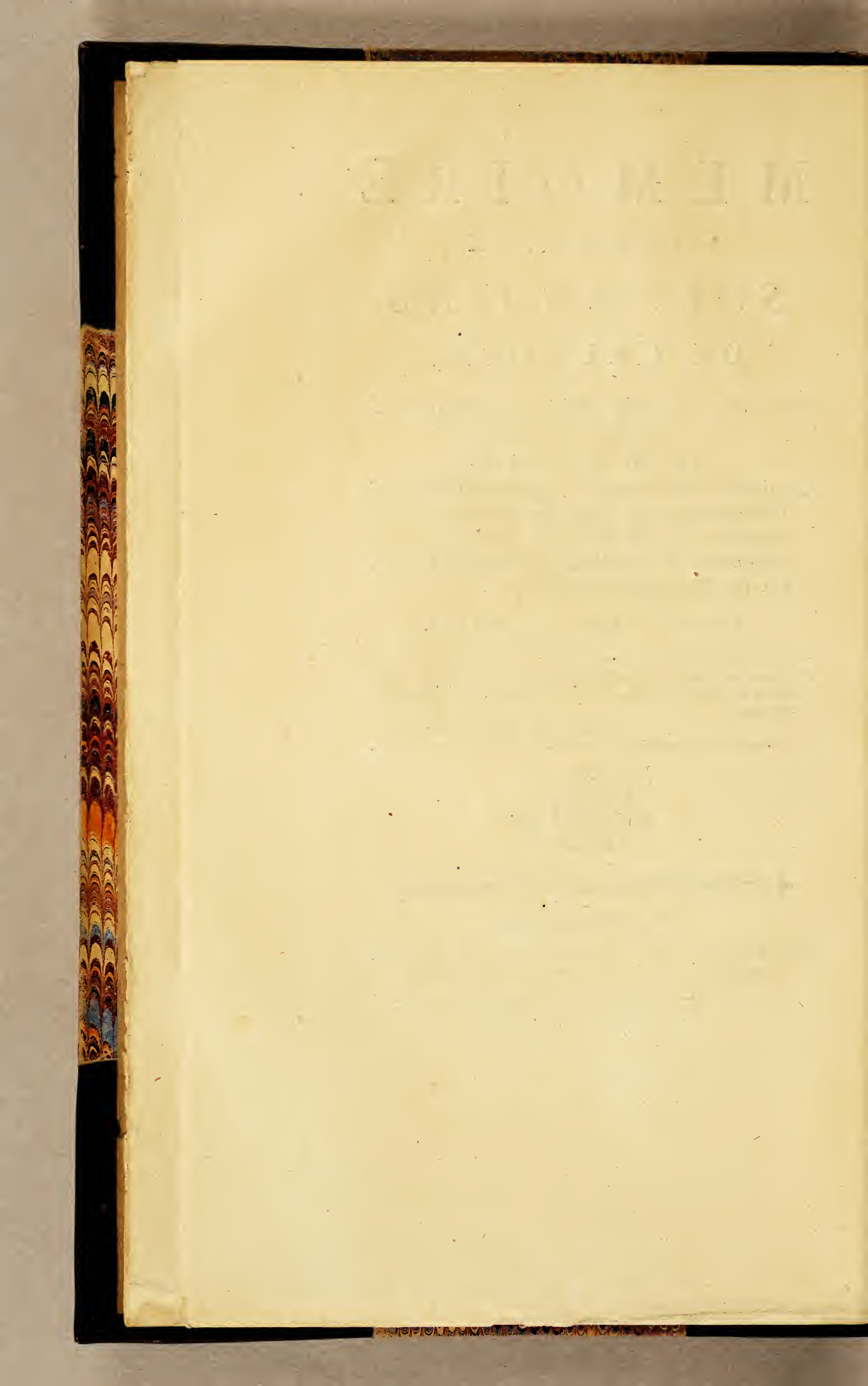




A LONDRES,

Et se trouve à BRUXELLES, *chez* E. FLON, *Imprimeur-Libraire, près la Monnoie.*

M. DCC. LXXXI.





LETTRE

De M. Pownall, Auteur du Mémoire adressé aux Souverains de l'Europe &c. à M. l'Abbé Néedham, de la Société Royale de Londres, de celle des antiquaires de Londres, & d'Edinbourg, &c. & correspondant de l'Academie Royale des Sciences de Paris.

MONSIEUR.

LOrsqu'un homme d'une réputation aussi bien établie que la vôtre dans la République des Lettres, & dans le monde instruit & poli, veut bien se donner la peine d'être l'Editeur de mon Mémoire adressé aux Souverains de l'Europe, &c. qu'on vient de traduire en François, d'après la seconde édition que j'en ai donnée, il me siéroit très mal de cacher mon nom; & je vous prie par conséquent de le mettre à la tête de cet ouvrage.

Il est vrai que je l'ai caché jusqu'ici; mais je n'ai jamais nié, que j'en fus l'Auteur, ni fait un mystere. Ce traité ne contient aucune opinion que je n'aye répetée & soutenue dans toutes les occasions dans le Parlement d'Angleterre, parce que j'ai cru que le devoir dont je suis tenu envers ma patrie, l'exigeoit ainsi. Je ne cacherai donc rien de ce qui me concerne personnellement, dautant plus que je ne pourrois le faire quand je le voudrois. On a ignoré pendant quelque tems le nom de l'Auteur; mais on a sçu à la fin que c'etoit moi qui l'avois composé. Comme ce n'est point l'esprit de parti qui me fait écrire, & que je ne fais qu'exposer l'état de l'Europe & de l'Amérique, & comparer ces deux regions ensemble, je montre 1.° la

crise à la qu'elle la combinaison actuelle des événemens a donné lieu; & j'expose les faits tels qu'une expérience de 25 ans me les a fait connoître. 2.° Je prouve par l'analogie & le cours des affaires humaines, les conséquences de cette crise qui agit réciproquement sur celles de l'Europe & de l'Amérique. Je profite enfin des leçons que l'expérience m'a données, pour prédire le train que prendront les affaires selon l'esprit, le caractere & la conduite de ceux qui tiennent les rénes du Gouvernement.

Comme les raisonnements que je fais, sont fondés sur des faits, plutôt que sur l'autorité des hommes, je souhaite que le public juge de ce que j'avance d'après les premiers, plutôt que d'après l'opinion des seconds, quelqu'instruits qu'on le suppose de ces sortes de matiéres; qu'il juge, dis-je, des preuves que j'allégue par la raison, & non point par les préjugés qu'il peut avoir conçus. Comme je prévoyois que plusieurs de ceux qui sçauroient mon nom, se previendroient pour ou contre les opinions que j'avance, j'ai eu soin de le cacher, l'événement a justifié ma conduite. On a regardé pendant quelque tems ce traité, comme l'ouvrage d'un Philosophe spéculatif; mais on n'a pas plutôt sçu que j'en étois l'Auteur, que les partisans du Gouvernement m'ont taxé d'être mal intentionné pour le Ministere de chercher à le décrier aux yeux de l'Europe, & d'être l'Advocat de la cause des Ameriquains. Les partisans de ces derniers ont prétendu que je ne ne feignois de décrier le Gouvernement d'Angleterre, que pour leur nuire, en montrant qu'elles seroient les suites de leur indépendance : que celle-ci seroit accompagnée de plusieurs circonstances, qui donneroient de l'ombrage aux puissances de l'Europe. Mes critiques ont été tellement aveuglez par l'esprit de parti, qu'aucun n'a établi le fait tel qu'il est, & ne s'est attaché à en faire voir les conséquences.

Quelques Ameriquains ont pris la voie qui convenoit le plus à leurs interêts. Ils ont prétendu que l'*Original étoit absolument inintelligible*, *quoiqu'il contint plusieurs bonnes pensées*; & sous prétexte d'en faire part au pulic, ils en ont donné un Extrait, qu'ils ont publié sous mon nom, & qui n'est digne tout au plus que d'une Gazette menteuse & partiale. ils ont même fait traduire cette mauvaise copie en François, & ont eu soin de la repandre. Je n'insisterai point sur cette conduite, & ne lui donnerai ni l'epithete, ni le nom qu'elle mérite. Il est écrit sur le frontispice. (Voyez ma lettre à Mr. Greenville.)

Je n'ai jamais été partisan de qui que ce soit. Je ne pallie ni les fautes de la grande Bretagne, ni ne flatte les passions des Ameriquains. Je n'ai jamais écrit une ligne pour enflammer les deux partis, mais seulement pour leur inspirer de la modération, & les porter à la paix, & elle ne seroit point désesperée, s'ils vouloient examiner ce que les choses sont, plutôt que ce qu'elles ont été, & qu'ils voudroient qu'elles fussent. s'ils agissoient de la sorte, leurs politiques ne se repaîtroient point, & ne se laisseroient point repaître de ces fausses espérances dont je parle, établissant mon raisonnement sur la combinaison actuelle des événemens, qui doit être la base de la réunion & de la reconciliation à la quelle il est à souhaiter qu'on parvienne. C'est sur cette base que les interêts de plusieurs États de l'Europe paroissent aujourdhui fondés. Je suis heureux que l'édition que vous avez eu la bonté de donner de mon ouvrage en François, me justifie sur tous les articles dont je viens de parler.

J'ai supposé dans la préface des éditions anonymes que j'ai publiées, que ce traité avoit été composé par un homme qui n'avoit aucune liaison avec le Gouvernement & les partisans de la Grande Bretagne, ni avec ceux de l'Amerique; qu'il avoit

desſein de paſſer dans cette derniere contrée; mais que n'ayant pû executer ſon deſſein, il s'etoit fixé dans les îſles *Azores*, & qu'on l'avoit publié après ſa mort, & tout cela eſt vrai. Je n'ai en effet aucune connexion avec le Gouvernement & les partiſans de la G. B., ni avec ceux de l'Amerique; mais j'ai eu occaſion de connoître le train que devoit prendre l'adminiſtration des affaires de cette contrée. J'avois deſſein de retourner en Amerique, & d'y vivre en ſimple particulier; ainſi que je le marquai dans une lettre que j'écrivis à Mr. Greenville, & que je fis imprimer en 1760; & je l'aurois executé en 1777, ſi l'État des affaires entré la G. B. & l'Amerique, ne m'en eût empéché. La comparaiſon entre l'ancien & le nouveau monde, que je ſuppoſe avoir été faite par un homme établi dans les *Azores*, eſt également vraie. Je la fis, mais non point comme on la trouve dans le Mémoire, le 27 de Fevrier 1756, lorſque je paſſai de l'Amerique en Europe, & que je me trouvai ſous ce méridien. Ce que je dis de la mort de l'Auteur de ce Mémoire, lorſque je le publiai, eſt vrai auſſi; car je regardai dès lors, ainſi que je le fais actuellement, l'abandon que je fis des affaires, comme une veritable mort.

Dubito an nobile Lethum.

En voilà aſſez ſur ce qui me concerne. Voici quelques petits éclairciſſemens dont un Anglois pourroit ſe paſſer, mais que je crois abſolument néceſſaires à un lecteur étranger. Ils roulent ſur ce que j'ai dit au ſujet du ſyſtême, que l'Angleterre auroit dû adopter, pour conſerver l'empire qu'elle a ſur la mer.

Je dis à la fin de la derniere guerre en plein Parlement, & je publiai qu'il ſe formoit une nouvelle criſe, qui devoit lier les puiſſances enſemble, don-

ner une nouvelle tournure aux affaires, & je montrai la connexion que ces puissances & ces évenemens devoient avoir avec l'Europe, surtout avec la G. B; & comment on auroit pû les prevenir par un nouveau systême d'administration dans l'Amerique, fondé sur l'Etat ou étoient les choses. Que ce systême unissant les établissements de l'Amerique avec la G. B. comme autant des parties organisées du même corps, formeroit un empire, dont celle-ci seroit le centre. (Voyez l'Administration des Colonies Angloises, Tom. I.) de maniére qu'on ne la regarderoit pas simplement, comme le royaume de cette isle, de ses provinces, de ses Colonies, de ses plantations, &; mais comme un grand empire maritime composé de nos possessions dans l'Océan & dans l'Amerique, réunis dans un centre qui étoit le siége du Gouvernement. Le but de cet ouvrage, qui avoit pour titre *l'Admin. des Col. Angl.* étoit de montrer la maniére dont on devoit s'y prendre pour réunir les domaines Britanniques, tant par rapport à la politique qu'au commerce, je me flatois, & je crus que le Ministre qui étoit alors en place, adopteroit un systême fondé sur la nature, qui, si on ne le pervertissoit point, conduiroit à un empire universel, & éleveroit la nation à un point de gloire & de prosperité, dont on n'avoit point d'exemple. je supposois qu'il adopteroit mon plan, parce qu'il est d'un chef prudent & sage de saisir la fortune lors qu'elle se présente, & de ne point la laisser échapper, en employant le tems à déliberer. *Id est Viri & Ducis non deesse Fortunæ præbenti se; & oblato casu flectere ad consilium* *. Je lui dis que c'étoit un objet qu'on ne devoit point perdre de vûe; que ce n'étoit point un mystére d'Etat, & qu'il etoit par consequent inutile de le tenir secret. Qu'il pouvoit à la vérité se faire que les François, les Espagnols & les Hollandois s'y opposassent, mais que comme ce systême étoit fondé sur la nature des choses, leur op-

* Tit. Liv. liv. 28. §. 44.

pofition ne ferviroit qu'à hâter fon execution. Qu'un principe commun d'attraction, & l'efprit d'union réuniroient un commerce vafte & univerfel, & le fyftême politique d'intérêts dans le même centre. Que quoique ce fyftéme naiffant fit fa révolution dans fon orbite, il ne laifferoit pas d'agir comme une planette fecondaire autour du centre de l'Europe en Général, & celui de l'Angleterre en particulier, à caufe de l'influence qu'il auroit fur le commerce. Que l'Angleterre fe trouvant feule en poffeffion de l'Amerique, & du commerce des indes Occidentales, dont elle percevroit les revenus, elle deviendroit l'arbitre de la paix & de la guerre. Qu'elle auroit dans l'Amerique une marine qui fairoit la loi aux Puiffances qui y ont des établiffements, & qui lui ouvriroit une communication libre avec fes colonies; qu'elles commerceroient dans tout l'univers fous la protection du pavillon Anglois; & que la G. B. ainfi unie avec l'Amerique, par fon afcendant dans les indes Occidentales, deviendroit fupérieure à la France, à l'Efpagne & à la Hollande, quand même elles s'uniroient enfemble.

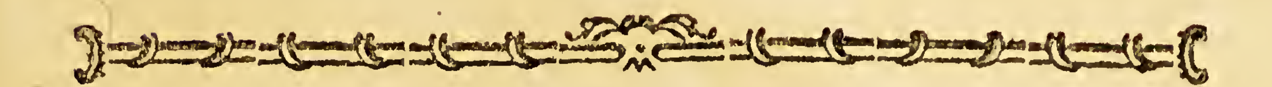
Voilà en deux mots le portrait de l'Empire Britannique. La piété filiale m'oblige de mettre un voile fur celui de l'Amerique.

Je fuis &c.

Pownall.

à Richmond en Angleterre.

Le 30 Août 1781.



N. B. Que cette édition, la ſeule complette en François, a été faite pour ſatisfaire aux empreſſemens de l'Auteur, indigné de ce qu'on a ôſé defigurer ſon ouvrage en Hollande ſous le titre de *Penſées ſur la revolution de l'Amerique unie*, *extraites d'un ouvrage Anglois intitulé Mémoire adreſſé aux Souverains de l'Europe &c.* Ce pretendu abrégé eſt tronqué d'un bout à l'autre; on y a ſubſtitué pluſieurs penſées étangeres aux raiſonnemens de l'Auteur, qui ſéloignent entierement des vües, qu'il a eues en compoſant ſon ouvrage. En un mot cet extrait des penſées, dont l'Eſprit des Journaux donne l'analyſe pour le mois de ſeptembre de cette année page 104, n'eſt qu'une ſquelette de ſon original défiguré exprès pour tromper le mònde, & pour lui faire accroire, que le reſpectable Auteur étoit un ennemi de ſa patrie devoué à la cauſe de ſes adverſaires.

Le lecteur remarquera qu'il ſe trouve dans cette édition en François quelques fautes d'impreſſion de ſi peu de conſéquence, qu'une Table d'Errata n'eſt aucunement néceſſaire. En effet il n'y a qu'une ſeule faute, qui merite d'être notée ſpecialement, on la voit page 30. ligne 23. au lieu des *olives &c.* Liſez, *& elle pourra dans la ſuite tirer des olives, des oranges, des vins, & pluſieurs autres articles, que les eſſais actuels en agriculture y produiront avec le tems.*



PREFACE

PRÉFACE.

Le Mémoire que je vous envoye, a été écrit par un de mes amis qui vient de mourir. Peu importe au Public de le connoître, il ſçaura par cet écrit, qui il étoit, & quel étoit ſon eſprit. Un malheur imprévu qui arriva à ſes parents, l'avoit déterminé à quitter l'Europe, & d'aller s'établir dans l'Amérique. Il avoit arrangé ſes affaires en conſéquence, mais les troubles qui s'éleverent dans le nouveau monde, pendant qu'il faiſoit ſes préparatifs, ayant retardé ſon établiſſement, il abandonna l'Europe, & alla ſe fixer dans les îles Azores *ou* Weſternes, *où il s'adonna à l'étude qu'il jugea la plus propre à le conſoler dans ſes malheurs, & à lui faire approuver le ſacrifice qu'il étoit à la veille de faire de tout ce que les hommes ont de plus cher au monde. J'eus le bonheur d'entretenir une correſpondance avec lui pendant qu'il y étoit, & il m'envoya ce Mémoire, me permettant, en cas que je pus en faire uſage dans la ſuite, de le publier, à condition que j'y joindrois une*

préface. » *Je ne vous prierai point, me*
» *marque-t-il*, (a) *comme ce Senateur ro-*
» *main d'embelir ce que je dis* (orna me).
» *Laissez moi vivre dans l'oubli & en*
» *paix : c'est tout ce que je demande. Je*
» *suis persuadé que l'état général des faits*,
» *& de la combinaison actuelle des évé-*
» *nemens est vraie, & telle que je dis*,
» *que les conséquences que j'en tire sont*
» *probables, & que la route que je pré-*
» *tends qu'on doit suivre dans ces cir-*
» *constances est la meilleure que les Sou-*
» *verains de l'Europe puissent tenir, s'ils*
» *ont à cœur l'intérêt de leurs Etats, &*
» *le bonheur de leurs sujets. Au cas que*
» *les événements que j'anonce n'arrivent*
» *point dans le tems que je marque, ni*
» *de la maniére que je dis, cela importe*
» *aussi peu à nôtre siécle, qu'au nouveau*
» *systême qu'on a adopté. La seule chose*
» *que je vous demande est de montrer que*
» *les raisonnemens que je fais sur les*
» *événements, sont applicables aux cir-*
» *constances du tems dans lequel vous*
» *jugerez à propos de le publier. Je vous*

(a) Dans une lettre datée de *Ponta del Gada* dans l'île de St. Michel, du mois de Novembre 1778.

» *prie aussi de le traduire en françois, ou*
» *dans telle autre langue que tout le monde*
» *entende, & de lui donner la tournure*
» *qui vous paroîtra la plus propre à en*
» *faciliter l'intelligence. On me blamera*
» *peut-être d'oser adresser un Mémoire aux*
» *Souverains sur un sujet qu'ils connois-*
» *sent sûrement mieux que vôtre ami; &*
» *je comprends qu'à cet égard, j'ai be-*
» *soin d'une apologie & de quelqu'un qui*
» *prenne ma défense. Je n'employerai ce-*
» *pendant ni art ni adresse dans ce que*
» *je vais dire, ni n'observerai la conduite*
» *qu'il convient de tenir, lorsqu'on veut*
» *faire gouter un mémoire au public. Je*
» *suis intimement persuadé que les Sou-*
» *verains auxquels on ne cache point la*
» *vérité, & qui se trouvent dans des cir-*
» *constances qui leur permettent d'agir*
» *par eux-mêmes, ont infiniment plus à*
» *cœur l'intérêt & la prospérité de leurs*
» *sujets, & le bonheur du genre humain,*
» *que leurs ministres ne se l'imaginent;*
» *& de-là vient que jai pris la liberté de*
» *m'adresser directement à eux. Je mets*
» *Henri IV de France, & l'Empereur*
» *Joseph II à la tête de ceux qui ont*
» *les sentimens que je viens de dire.*

» *Tout le monde connoit les* Sullys, *les*
» Fleurys, *les* Clarendons, *les* Somers,
» *les* de Witt, *&c, &c, &c, &c, & il*
» *faut espérer pour le bonheur des hom-*
» *mes, qu'il s'en trouvera d'autres dans*
» *tous les pays qui mériteront de com-*
» *poser une seconde liste, au cas qu'on*
» *leur laisse la liberté d'agir à leur gré».*

Quoique cette préface soit un extrait fidéle des lettres que mon ami m'a écrites, qu'il m'y expose ses vûes & ses vrais sentiments sans ostentation & sans vanité, je me crois cependant obligé d'apprendre à mes lecteurs, que quoiqu'il paroisse un philosophe entiérement occupé de méditations abstraites, il étoit cependant aufait du gouvernement, & connoissoit à fond la nature des établissements Européens dans l'Amérique. Sa vie au-dehors, étoit un composé d'affaires & de frivolité; mais il reprenoit sa philosophie en rentrant chez lui, & vivoit de maniere qu'on l'eut pris pour un reclus. Il sçavoit que tout le monde ne pensoit pas comme lui sur ces sujets, & je l'ai oui souvent se plaindre pendant qu'il étoit en Europe, du peu de connoissance qu'on avoit des affaires présentes. » Lors me marque-t-il dans une

» *lettre du 12 de Mars 1779, que je re-*
» *fléchis ſur ce qui s'eſt paſſé, & que je*
» *compare mes opinions avec les événe-*
» *ments qui les ont confirmées, que je me*
» *rappelle le peu de cas qu'on en a fait,*
» *lorſque l'on m'a conſulté & que j'ai*
» *montré qu'elles étoient appuiées ſur des*
» *faits, je ſuis fermément perſuadé que*
» *je n'ai ni talent d'arranger mes idées,*
» *ni celui de prouver aux autres la vé-*
» *rité des faits dont je leur parle, quoi-*
» *que j'en ſois convaincu. Tel homme*
» *qui a aſſez de pénétration pour décou-*
» *vrir la vérité, eſt ſouvent très embar-*
» *raſſé de la démontrer aux autres. Cette*
» *lettre ſera par conſéquent la derniére*
» *que je vous écrirai ſur ce ſujet de cette*
» *contrée du monde. Je n'ai point aſſez*
» *de vanité pour m'en rapporter à mes*
» *propres idées, mais je puis vous aſſu-*
» *rer que l'on comprit ſi peu cette matié-*
» *re, & qu'on s'y intéreſſa ſi peu pen-*
» *dant que j'étois en Europe, que je pris*
» *la réſolution de n'en plus parler à qui*
» *que ce fut. Quoique l'endroit où je ré-*
» *ſide, paroiſſe très-propre pour la médi-*
» *tation, je ſens tous les jours le beſoin*
» *que j'ai d'une correſpondance ou de*

» *l'entretien d'un ami, & elle me paroît*
» *d'autant plus désirable, qu'elle aiguise*
» *l'esprit, & le met en état de mettre ses*
» *pensées au jour, mieux que ne le fai-*
» *roit l'étude la plus constante & la plus*
» *assiduë.* Nec quemquam habeo quocum
» familiariter de hujus modi rebus collo-
» qui possim, ut me saltem explicem &
» evacuam. *La seule chose que je crains*
» *est d'être un visionnaire, car je sçai*
» *que je passe pour tel ». J'ignore si les craintes de mon ami sont bien ou mal fondées, & si le public ne regardera pas ce Mémoire-ci comme le fruit d'une imagination échauffée. Je vous l'envoye* M. Flon, *tel que je l'ai reçu. Il me paroît fondé sur une matiere de fait, clair & intelligible, & je suis persuadé qu'il paroîtra tel à ceux qui prendront la peine de le lire. Je sçai qu'il n'est pas assez étendu pour former un volume, mais il est assez intéressant pour qu'on le lise avec attention, & non point* laxa cervice *Il ne s'agit point ici d'un livre de simple amusement. Si le sujet dont il traite n'est pas assez intéressant pour fixer l'attention des gens qui s'occupent de choses sérieuses, il ne mérite ni qu'on l'imprime, ni qu'on l'achete.*

Je penſe là-deſſus tout autrement que mon ami, & je vous l'envoye dans la langue originale, pour que vous en donniez une édition. Je le ferai traduire dans la ſuite dans une autre langue que preſque tout le monde entend, parce que la matiére dont il traite me paroît être de la derniere importance, tant pour les Etats de l'Europe en général, que pour l'Angleterre & l'Amérique en particulier.

Je ſuis

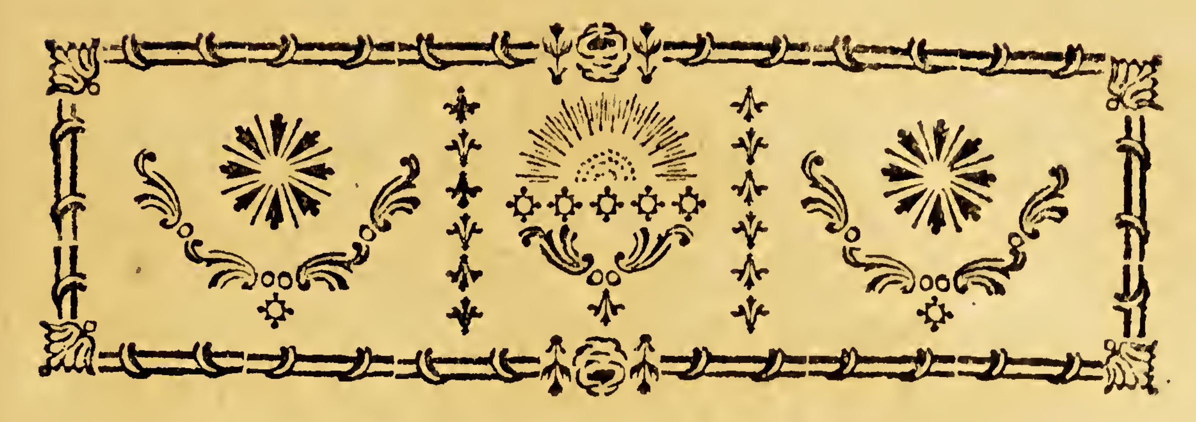
Monſieur,

Votre très-humble Serviteur

* * * * * *

l'Editeur.

A Bruxelles le 25 Janvier 1780.



MÉMOIRE

Adressé aux Souverains de l'Europe, sur l'état présent des affaires de l'Ancien & du Nouveau Monde.

LA Crise naissante, (*a*) qui, à la fin de la derniere guerre, donna une nouvelle tournure aux affaires, & produisit un nouveau systême de Politique & de Commerce, a enfin acquis son entiére maturité au commencement de celle-ci, & produit un second systême également parfait & solide. *L'Esprit de commerce est devenu un principe dominant*, dont la base, qui est dans l'Amérique septentrionale, s'est étendue jusqu'en Europe, & est devenue celle d'un nouveau plan de commerce. L'origine & la

(*a*) Cette expression & les suivantes ne sont pas aussi recherchées que l'auteur de ce Mémoire a la modestie de le croire, & que celui qui en a extrait les pensées se l'est faussement imaginée. Personne n'ignore que le mot de *Crise* est particuliérement affecté à la Médecine, mais on peut également l'employer en matiere de politique, & plusieurs Auteurs célébres l'ont fait. On trouve aujourd'hui plus de Puristes que de gens intelligents, & ce n'est point pour les premiers que ce mémoire est fait, ils peuvent par consequent se dispenser de le lire.

formation de ce ſyſtême ſont préciſement ce qui a occaſionné la Criſe dont on eſt témoin aujourd'hui. Elle a été prévue par des gens qui en connoiſſoient tous les avantages, & ceux qui pouvoient en profiter n'ont pas compris qu'un interêt général & compoſé, formé par la force, guidé par les mêmes loix, & animé par le même eſprit *d'Attraction*, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, pénétreroit dans toute la nature, & auroit à meſure que ſa force augmenteroit, un centre commun de gravité & d'union. Il y avoit dans ce tems-là dans l'Europe un Etat, dans la domaine du quel étoit ce centre. C'étoit à peu près celui de ſon ſyſtême politique, & il faiſoit même partie de ſon ſyſtême naturel. Les opérations de ce ſyſtême compoſé prirent les mêmes directions que la ligne que ſuivoient les mouvements naturels de cet Etat. La nature avoit formé la baſe de l'empire qu'on peut avoir ſur mer, & l'Auteur ſouverain de la nature l'offrit à la puiſſance qui connoîtroit le prix de la liberté. Mais ceux qui gouvernoient cet Etat, ſe croyant plus ſages que les autres, refuſerent le preſent qu'elle leur offroit, & ne voulurent ſuivre aucune de leçons qu'elle leur donnoit. Ils mépriſerent la ſageſſe de la Providence à qui l'Etat devoit ſon établiſſement. Ils regarderent comme une viſion l'attraction qui regne dans la nature, & à laquelle elle doit ſa vie & ſon mouvement, & traiterent de folie l'état d'union dont ils étoient redevables à Dieu. Les miniſtres de cette contrée ont dit à l'Oppoſition ; tu nous ſervira de guide ;

& à la Défunion, tu nous tiendra lieu de fageffe. Cet efprit d'Oppofition, & cet efprit de Défunion ont enfin diffout l'Etat. Il a non feulement perdu cet empire prefque univerfel dont la nation auroit pû jouir, mais les parties extérieures de cet empire ont peri les unes après les autres, enforte qu'il eft ménacé de fe trouver réduit aux feules limites de fon ifle.

D'un autre côté; ce nouveau fyftême de puiffance, agiffant autour de fon centre, a détruit l'effet de toutes les refiftances que l'art & la force ont pu imaginer, & produit ces liaifons naturelles, dont dépend fon interêt actuel. Cet état, qui doit fa fondation à la nature, à l'aide de fes mouvements accelerés, & de l'accroiffement continuel de fes parties, eft devenu un être organifé & indépendant, & un empire auffi remarquable par fon étendue que par fa puiffance. Il a pris fa place parmi les autres nations de la terre, & il peut fe vanter de voir lever le foleil dans l'Occident.

Video folem orientem in Occidente.

L'Amérique Septentrionale eft devenue une planete du premier rang dans le fyftême du monde, qui, tant qu'elle fe renfermera & continuera fon cours dans fon orbite, aura le même effet fur celui de toutes les autres planetes, & ébranlera le centre commun de gravité de tout le fyftême de l'Europe.

En effet, l'Amérique Septentrionale eft *de fait* (*de facto*) une Puiffance indépendante

égale à toutes les autres, & elle doit être telle de droit (*de jure.*) Quelques raiſonnements que faſſent là-deſſus les politiques de l'Europe, quelques négociations qu'on entame, quelques guerres que l'on entreprenne, le droit & le fait feront toujours les mêmes, & demeureront intacts. Autant vaudroit-il diſputer & combattre pour décider à qui appartiendra l'empire de la Lune. Il y a longtems qu'elle appartient à tous les hommes, & tous profitent de la lumiere qu'elle réflechit. L'indépendance de l'Amérique eſt aujourd'hui sûre & certaine; maîtreſſe de ſa fortune, elle ſçait ce qu'elle peut & juſques où ſes forces s'étendent, & elle ne négligera aucun moyen pour établir ſon ſyſtême, & faire changer de face à celui de l'Europe.

Je ne perdrai point mon tems à prouver la vérité de ce fait. Les progrès rapides qu'elle a fait dans ce moment critique, ſont infiniment au-deſſus de ces ſortes de bagatelles. Le principal pour nous eſt d'examiner en quoi conſiſte préciſement ce changement de ſyſtême, qu'elles en feront les ſuites, l'eſprit qui l'anime & la conduite qu'elle tiendra pour amener les choſes au point qu'elle veut.

Si les puiſſances de l'Europe veulent conſidérer la poſition actuelle des Etats de l'Amérique, & en faire la regle de leur conduite, on ſauvera la vie à pluſieurs milliers d'hommes, on fera le bonheur de pluſieurs millions d'autres, & l'on donnera la paix à l'Univers. Si elles adoptent des principes contraires, elles ſe plongeront dans une infinité de troubles,

la terre se couvrira de sang, & la guerre qui subsiste aujourd'hui entre l'Angleterre, la France & l'Espagne, & qui s'est presque assouvie de celui des Anglois & des Amériquains, entraînant bientôt toutes les puissances maritimes, s'étendra dans le continent, & causera un embrasement général, semblable à celle de 30 ans, dans le 16ᵉ & 17ᵉ siécles; son terme sera de voir tous les intérêts se rapprocher, & toutes les parties adopter le systême qui regne aujourd'hui. Pourquoi donc courir aux armes, & n'en pas venir tout d'un coup à un Congrès ? Si les puissances veulent augmenter leurs Etats en exterminant les hommes, elles ne sçauroient employer de moyen plus sûr que la voye des armes. Si, au contraire, elles veulent dominer sur leurs voisins, ainsi qu'on le fait depuis longtems dans l'Europe, une pareille conduite est aussi insensée que cruelle & inhumaine. Au moment que la paix se conclut, l'avantage des conditions n'est jamais proportionné aux succès qu'on peut avoir eu les armes à la main. Tout y est dicté par l'intervention des Puissances, qui n'ont point eu part à la guerre, & qui ne sont amenées que par un esprit d'intrigue & de jalousie, pour faire perdre à des puissances fatiguées ce que le sort des armes peut leur avoir procuré. Si les puissances de l'Europe veulent se rappeller les guerres qu'elles ont soutenues, les vûes qu'elles ont eu en les entreprenant, les avantages qu'elles en ont retiré, & la maniere dont elles se sont terminées. Si elles veulent examiner les diffé-

rents ſyſtêmes qu'elles ont adoptés pour étendre leur domination, les guerres qui ont agité l'Europe, & comparer les ſuites qu'elles ont eu, avec les oppoſitions qu'elles ont eſſuiées, elles verront qu'elles ont dû la déciſion de ces points à la négociation plutôt qu'aux armes.

Les Anglois ſe ſont fait un ſyſtême politique prématuré ; ils devoient, ainſi que l'exigent les principes de vérité & de bienveillance que dicte le bon ſens, s'aſſurer de l'attachement & de l'obéiſſance filiale de leurs Colonies, & imiter en cela la prudence des Eſpagnols ; mais malheureuſement pour eux, les partiſans de l'Autorité Royale ont été aſſez imprudents pour vouloir commencer la réforme du Gouvernement Britanique par celle de l'Amérique. Ils prévoyoient que ce ſeroit l'occaſion d'une guerre, mais comme ils comptoient ſur la ſupériorité de leurs forces, ils crurent qu'il étoit utile pour leur ſyſtême que les Amériquains en vinſſent à prendre les armes, & qu'il leur ſeroit aiſé de les mater. Ne doutant point d'en faire aiſement la conquete, ils formerent le plan de pluſieurs établiſſements, auxquels ils ne croyoient pas qu'aucune puiſſance dut s'oppoſer, ſe propoſant de changer la forme de leur gouvernement & de leur donner telle conſtitution qu'il leur plairoit, ainſi qu'ils l'avoient fait à Quebec dans le Canada, qu'ils avoient conquis par la voye des armes ; mais hélas ! ils ne prévirent ni les ſuites de la guerre qu'ils alloient entreprendre, ni les autres circonſtances qui s'oppoſeroient à leur deſſein, & qui leur cauſeroient bien de l'in-

quiétude avant qu'elle fut terminée, & qu'ils puſſent former l'établiſſement qu'ils méditoient.

Aucune puiſſance, aucun politique, quelque éclairé qu'il fut, n'a vû l'effet que cette révolution alloit produire dans le ſyſtême général de l'Europe. Ce qu'il y a de certain, eſt, que quel que puiſſe être le principe de la guerre entre l'Angleterre & la maiſon de Bourbon, quelque iſſue qu'elle puiſſe avoir, & quelque tems qu'elle puiſſe durer pour leur deſtruction commune, pour ſavoir à qui de deux les Amériquains appartiendront comme alliez, *foedere inequali*, ces derniers formeront un Etat libre. Les autres puiſſances de l'Europe, avant que la paix ſoit conclue, interviendront pour exiger l'indépendance de l'Amérique, la Souveraineté des Etats Unis, & la liberté du commerce dans toutes les terres de leurs provinces reſpectives.

Pour montrer l'agitation que les affaires actuelles doivent naturellement occaſionner dans tous les Etats de l'Europe, & ſi l'on en vient à une guerre, devenir le fléau de notre ſiecle, je vais faire voir la maniere dont on peut la terminer, quelles que ſoient les opérations ruineuſes, cruelles & deſtructives de la guerre actuelle. Comme les affaires ne m'occupent plus, & que je ſuis entiérement retiré du monde, je vais expoſer aux yeux de ceux que les affaires préſentes intéreſſent, l'Etat de l'Europe & de l'Amérique, comparer leurs ſyſtêmes reſpectifs, la forme ſous laquelle ces deux contrées exiſtent, & montrer les effets qui naîtront

de la ſéparation & de l'indépendance à laquelle l'Amérique aſpire, tant dans le commerce que dans l'état politique de l'Europe. Je montrerai auſſi, comment avec des vuës ſages & des intentions pures, on peut tirer de la criſe actuelle, un état de paix, de liberté & de bonheur le plus univerſel qu'on aye jamais vu ſur la terre. Comme je ne prens aucune part aux intérêts politiques de l'Europe & de l'Amérique, & que je ſuis placé dans un endroit (*a*) qui eſt entre les deux mondes, je puis jetter ma vue du côté de l'Orient & de l'Occident, ſans aucune de ces façons de penſer & de ces préjugés, dont un Européen eſt machinalement imbu, & contempler avec la même indifférence qu'un Aſtronome compare la nature & la grandeur de deux planetes, l'étendue, l'eſprit & la puiſſance de ces deux mondes éloignés.

Lorſque je parle de leur grandeur, j'entens par là, avec le Lord Verulam, *l'accroiſſement & l'étendue des Etats.* La comparaiſon que je fais ici de celle des deux continents, eſt ſi nouvelle, que je crains de paſſer pour viſionnaire; ce qui m'oblige de traiter ce ſujet avec beaucoup de circonſpection.

Avant de comparer la grandeur & l'accroiſſement des Etats de l'ancien & du nouveau monde; je vais rapporter ici ce que dit cet Auteur célebre, & en donner l'explication. » Lors, dit-il, que l'on fait cette ſorte de com- » paraiſon, on s'appéſantit trop d'un côté ſur

(*a*) Les Iſles Azores.

» l'étendue du territoire, & de l'autre ſur la » fertilité du ſol, & ſur la quantité de choſes » qu'il fournit aux beſoins de la vie ».

Cela ſuppoſé, je vais fixer l'étendue naturelle du nouveau monde, & la comparer avec celle de l'ancien.

L'étendue d'un Etat dont les parties ne ſont point liées enſemble, eſt plutôt une occaſion de dépenſe que de grandeur. La liaiſon naturelle des parties, ſans aucune communication entr'elles, eſt un fardeau plutôt qu'une véritable force. La véritable grandeur eſt celle qui eſt fondée ſur une étendue de domination ſuſceptible par ſes liaiſons & ſes communications de former une tout reſpectable. C'eſt en cela que conſiſtent la grandeur & l'étendue des Etats.

Les trois parties du monde, l'Europe, l'Aſie & l'Afrique, ſont naturellement liées par la mer méditerranée, & les Romains les réunirent ſous leur domination par un effort de ſageſſe qui operoit ſur les branches de même que ſur la racine : mais comme c'étoit l'effet d'un effort ſur-naturel & au-deſſus des reſſources de la nature humaine, ils ne purent les conſerver, ni par leur politique, ni par la force des armes, & l'évenement fit voir, que la puiſſance qu'ils avoient manifeſtée n'étoit qu'une puiſſance artificielle, dont la nature n'eſt point capable, auſſi fut elle de courte durée. Les trois parties de l'ancien monde dont j'ai parlé ci-deſſus, ſont naturellement ſéparées, tant par leur ſituation, que par les circonſtances de leur terri-

toire. Elles ſont pareillement habitées par trois différentes eſpeces d'hommes, qui ont été ſoumis ſéparement par des principes naturels, auxquels les hommes ne peuvent réſiſter. L'Amérique méridionale & l'Amérique ſeptentrionale ont deux ſyſtêmes différents de gouvernement, & forment deux différents états. Quoique l'étendue de l'une & de l'autre ſoit très-conſidérable, elles ne ſe reſſemblent, quant à leur diviſion, ni par la ſituation & les circonſtances de leur territoire, ni par les peuples qui les habitent & qui les cultivent. L'Amérique ſeptentrionale, je parle de ſa plus grande partie, eſt habitée par les Anglois. La méridionale par les Eſpagnols & les Portugais, que l'on peut regarder comme ne compoſant qu'une ſeule & même nation. Ces circonſtances naturelles, tant dans le pays que dans les habitans, forment entre ceux-ci une union qui eſt baſe d'une domination puiſſante & étendue. Ses bras & ſes branches s'étendent ſur tout le pays, les fibres des racines s'inſinuent dans tous les objets naturels dont elles recoivent l'eſprit & la vie.

L'Europe n'a pas une ſeule partie, où l'on puiſſe trouver pour lien un intérêt auſſi grand, auſſi uniforme, & une communication auſſi peu interrompue que celle qui regne dans la partie de l'Amérique ſeptentrionale, qui eſt habitée par les Anglois. Les contrées ſeptentrionales & méridionales de l'Europe ſont habitées par des nations qui ont des vuës & des ſyſtêmes différents, & dont la communication eſt interrom-

pue par la différence des principes, par l'efpace de terrein & de mer qui les fépare, & par les peuples qu'on trouve entre deux.

Au contraire, lorfqu'on examine la fituation & les circonftances de l'Amérique feptentrionale, on y voit regner, malgré fon étendue immenfe, cette union qui eft le fondement de la grandeur d'un Etat.

La nature des côtes & des vents qui y regnent, y rend la communication continuelle par mer, d'une extrémité du pays à l'autre : l'intérieur jouit du même avantage, parce que toutes fes rivieres font navigables, de maniére que toutes les parties fe correfpondent & commercent entre elles. Ce principe viral anime, pour ainfi dire, ce corps organifé.

Cette communication naturelle eft caufe que toutes les branches du pays, fi je puis ufer de ce terme, font auffi unies que fa racine. Un terrein auffi étendue & fous un fol auffi varié, produit tout ce que la nature peut fournir aux befoins de la vie, au luxe & à la puiffance dont dépend fon activité. Toutes les chofes que les nations de l'Europe ne fe procurent qu'avec les peines inféparables du défaut de communication & d'un fyftême de gouvernement auffi faux qu'artificiel, & qui font la matiére de leur commerce, font dans le nouveau monde le fruit d'une communication entiére, & d'une navigation libre. Les munitions navales, les bois de conftruction, le chanvre, le poiffon, les viandes falées, font la richeffe des provinces feptentrionales; le tabac, le riz, le

coton, la soye, l'indigo, les fruits & peut-être le vin dans la suite, la résine & le goudron, celle des provinces méridionales. Ces productions forment un objet de commerce entre ces provinces, & fournissent à leurs besoins respectifs. Le froment, les farines & les objets de manufacture, dans les provinces du milieu, rendent, non seulement la communication, mais encore le systême complet. Ils unissent ces parties, les organisent & en forment, comme je l'ai dit ci-dessus, un tout parfait.

On me demandera si les Isles des Indes occidentales font partie de l'Amérique septentrionale. C'est là une question dont le détail est de pure spéculation, mais qui n'est point douteuse quant au fait. Si les puissances maritimes de l'Europe peuvent concilier leurs intérêts respectifs dans ces contrées, établir une balance convenable, & former un systême pour la maintenir en équilibre; il peut se faire que dans quelques années, ou peut être dans un siécle, elles conservent la propriété & la domination de ces isles. Si, au contraire, elles se querellent au sujet de l'Amérique septentrionale, si elles rompent l'équilibre de la balance, au point d'oublier leurs intérêts communs, » il peut » arriver que les Espagnols, les Hollandois, les » Danois, les Francois & les Anglois, qui ont » des établissements dans cette contrée, s'unissent » dans la suite avec les habitans de l'Amérique » septentrionale & deviennent partie de la com» munauté à laquelle cette union sert de base ».

Quoiqu'on n'apperçoive jusqu'à présent dans

l'Amérique méridionale aucun symptôme qui annonce une révolution, il convient cependant d'examiner les circonstances internes du système naturel & politique auquel elle doit son agrandissement, & qui tend à la rendre indépendante, & à en faire un état considérable.

Le continent de l'Amérique médionale est beaucoup plus étendu, son climat plus varié, & plus près de se rendre indépendant de l'Europe, quant à ses besoins, que les puissances Européennes ne le croyent, ou n'en conviennent, ou que ses habitans, en général, ne se l'imaginent. Ce continent, tant par son étendue, que par la variété des climats qu'il éprouve sous les mêmes latitudes; soit par l'abondance & la varieté d'articles que ces derniers fournissent, soit par la régularité, l'uniformité & l'activité de son commerce maritime, qui s'étend depuis le septentrion jusqu'au midi, forme pareillement un systême d'union, qui est le germe d'une domination absolue & indépendante. Ce germe a pris racine, celle-ci pénetre tous les jours plus avant dans la terre, ses fibres se multiplient & s'étendent, & par la viguerur naturelle de la végétation, si je puis m'exprimer de la sorte, elle pousse des branches & croît *occulto velut arbor ævo*, au plus haut degré de puissance qu'on ait jamais vue sur la terre, à l'exception peut-être de la Chine. Les montagnes y sont aussi bien cultivées que dans aucun autre pays que ce soit, & les opérations progressives de liagriculture y sont aussi variées qu'étendues. Ces contrées fournissent non seu-

lement à leurs habitans les choſes néceſſaires à la vie, mais encore *du ſurplus pour l'exportation.* Les articles qu'elles fourniſſent aux étrangers ſont le froment, les farines, l'orge, le vin, le chanvre, le ſuif, le lard, le ſucre, le cacao, les fruits, les confitures, la naphte, l'huile, le coton, &c. Les progrès de l'agriculture a même engagé les Indiens à cultiver les manufactures & le commerce qui ſont les ſources d'une circulation étendue. Les articles que ces contrées fourniſſent ſont des étoffes de coton pour les marins, des draps, des toiles, des chapeaux, des cuirs, ſurtout pour les ſouliers, des outils pour l'agriculture & les artiſans, en un mot, tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins des hommes.

A meſure que le commerce, la population & la culture des différentes provinces du royaume de Chili augmenteront, ce qu'ils font tous les jours, quoique lentement, les contrées qui ſont plus au nord fourniront auſſi leurs productions à celles qui ſont au couchant de l'Amérique méridionale, qui ſont habitées par une nation beaucoup plus nombreuſe, plus active, plus riche, & plus puiſſante que ne le ſont les Anglois dans l'Amérique ſeptentrionale, parce que ſa communication intérieure eſt beaucoup plus étendue, indépendamment du commerce qu'elle peut faire avec les Indes orientales.

Au cas que quelque accident empêche cette nation riche, qui n'a d'autre ſouci que celui de dépenſer ſon argent, de ſatisfaire ſa vanité, ſon luxe & ſes caprices; il n'y a aucun article

qu'elle ne puiſſe ſe procurer chez elle. Voyez maintenant ſi un pareil pays ne peut point ſe paſſer de l'Europe, pour les choſes dont il a beſoin, j'ajouterai, plus que l'Amérique ſeptentrionale. Les manufactures n'ont pas fait juſqu'à préſent de grands progrès dans cette derniere contrée, & ſelon toutes les apparences, il ſe paſſera encore quelques années avant qu'elles ayent atteint leur perfection. Quoiqu'elle ſoit plus dépendante de l'Europe, rélativement à ſes beſoins & à ſon commerce, que l'Amérique méridionale; cependant, comme le génie de ſes peuples eſt naturellement enclin à l'indèpendance, & que ſes vues politiques ſont plus ſaines & mieux ménagées, ſon indépendance a été le fruit de la pareſſe des ceux qui dormoient, & elle s'eſt ſéparée la premiere de l'ancien monde. L'Amérique méridionale, ſuivant le cours naturel des choſes, & vu la prudence lente & circonſpecte de ſa Métropole, ne ſera point réduite, ſelon les apparences, à ſe révolter avant le tems, comme l'a fait la ſeptentrionale. Tant que Roi d'Eſpagne continuera de gouverner ſes établiſſemens dans l'Amérique avec prudence & ſageſſe, comme il a fait juſqu'à préſent, un peuple indolent, faſtueux, ſuperſtitieux, peu accoutumé, & encore moins qu'on ne le penſe, à raiſonner ſur les ſyſtêmes de politique, reſtera ſoumis au gouvernement, & ſe conformera aux reglemens de commerce qu'il a fait, tant pour profiter de ces avantages, que pour jouir de la protection qu'il lui accorde. N'étant point d'un caractere à tenter la voye

des armes, il continuera de payer les taxes qu'on lui impose *à titre d'offrande.* S'il arrive jamais que le nombre des naturels du pays excede celui des Espagnols que la métropole y envoye en qualité de gouverneurs, de magistrats & de soldats, comme ces peuples élisent leurs magistrats, qu'ils ont en main le pouvoir exécutif de tous les magistrats subalternes, qu'ils sont les maîtres de choisir dans leur corps ceux qui leur conviennent le plus, & *qu'ils ont entre les mains le gouvernement intérieur*, dont le Roi ne se mêle jamais ; on doit regarder cette souveraineté que le monarque Espagnol exerce par l'entremise de ses vice-rois, de ses juges, de ses audiences, de son clergé & de ses troupes, quelque terreur qu'elle inspire, comme extrêmement précaire, vû qu'elle n'a lieu qu'autant qu'ils veulent la reconnoître. Un pays aussi vaste que celui dont je parle, où l'on a fait de si grands grogrès dans l'agriculture & le commerce, & *dont l'accroissement en qualité d'état a été si rapide*, devient tous les jours trop grand pour pouvoir être gouverné par une puissance Européenne qui en est éloigné de quatre ou cinq mille miles. Quant à l'autorité qu'on exerce par la voye des armes, voici ce qu'en dit le Lord Verulam. » Il y a deux manieres de » s'assurer d'un pays d'une vaste étendue, l'une » par les armes de chaque province, l'autre en » employant celles des principaux états. Dans » ce dernier cas, on a coutume de désarmer » les habitans des provinces. Voilà donc deux » dangers auxquels les états sont exposés, une » inva-

» invafion étrangere, ou une révolte de la part » des fujets. La nature des chofes eft telle, que ces » deux rémedes font fujets aux mêmes dangers, » *dans les cas où les provinces font éloignées.* Car » fi cet état compte fur les armes des provinces, » il eft expofé à une révolte ; & fi c'eft fur les » armes qui le protegent, à une invafion, à » caufe de fa foibleffe ». J'ajouterai, *foible & inférieur à la puiffance* intérieure de la province, qui ne peut manquer de dominer. Le gouvernement d'Efpagne, de même que celui d'Angleterre, furent obligés d'annuller un réglement au fujet de la perception de leurs revenus, parce qu'ils comprirent qu'ils n'étoient pas affez forts pour le faire exécuter, & ils le fçavoient fi bien qu'ils n'oferent point en venir à une violence ouverte. Tout le monde fçait encore que les démêlés entre les cours d'Epagne & de Portugal, au fujet des limites des provinces qu'elles poffedent dans le Brefil, ne vinrent que de ce qu'elles ne purent en venir à une pacification fur cet article, parce qu'il fe trouva dans ces contrées des puiffances qui ne voulurent point acquiefcer aux décifions d'un gouvernement, dont les loix n'ont aucune autorité, lorfqu'elles s'oppofent à leur fyftême. Les puiffances dont je parle fous les miffions du Paraguay. C'eft exactement & précifement le cas dans lequel fe trouve le gouvernement d'Efpagne, à l'égard des établiffements qu'elle poffede dans l'Amérique méridionale. Il me feroit aifé de montrer, en décrivant la nature du pays, l'application de fes habitans au travail,

l'état de leur communauté, qui a ſon fondement dans la nature, & en la comparant avec l'administration du gouvernement qui y eſt établi, & avec le génie des anciens Eſpagnols, des Créoles & des Indiens, que l'Amérique méridionale eſt trop puiſſante pour que l'Eſpagne puiſſe la gouverner ; qu'elle eſt en état de ſe rendre indépendante, & qu'elle le faira dès qu'elle en trouvera l'occaſion. Si jamais cela arrive, cette révolte ne reſſemblera point à celle de l'Amérique ſeptentrionale. Celle-ci bâtiſſant ſur la domination qu'elle tient de la nature, a pris la forme d'une république *Démocratique* ou *Ariſtocratique.* La révolte de l'Amérique méridionale aura pour chef quelque génie entreprenant, qui pour ſe venger d'une injuſtice qu'on lui a faite, profitera de la diſpoſition des peuples pour fonder une monarchie puiſſante. Mais tout ceci n'eſt pas l'objet de mon mémoire, & en demanderoit un fort long. Je me bornerai donc aux opérations, dont l'objet eſt de former un état dans l'Amérique ſeptentrionale, autant qu'il peut intéreſſer & influer ſur le ſyſtême de l'Europe. J'ai prouvé ci-deſſus que cette puiſſance naturelle eſt fondée ſur l'union & la communication qui règne entre les habitans. C'eſt l'activité avec laquelle les hommes ſe civiliſent, qui contribue à l'accroiſſement d'un état.

Pour établir une juſte comparaiſon entre les progrès qu'a fait cet état vers ſon accroiſſement avec ceux de l'Europe, & ſe former une juſte idée d'un ſujet qu'on a très-peu compris juſ-

qu'ici, il convient d'examiner cette ardeur pour la civilisation dans les sources d'où elle est émanée dans l'ancien monde, de suivre ses progrès, & de prouver qu'elle est encore défectueuse, quoiqu'on regarde ce siécle comme extrêmement éclairé. Il faut encore la comparer avec les progrès & le but de cette ardeur pour la civilisation qui a operé si rapidement dans le nouveau monde.

Lorsque les peuples de l'Europe commencerent à se civiliser, & à sortir de ce chaos de barbarie & d'ignorance, que les usurpateurs du nord avoient répandues comme un déluge sur la face de cette contrée, les missionnaires (*a*) que la cour de Rome envoya chez ces peuples sauvages étoient comme autant d'aveugles qui veulent servir de guide à ceux qui voioient clair. Quelle lumiere, quelle liberté, quelle civilisation pouvoit-on attendre sous de pareils auspices! Les instructions qu'ils leur donnoient, émanoient d'une source corrompue d'ignorance, laquelle ayant pour but de subjuguer l'esprit, plutôt que de l'éclairer, étoit infiniment plus pernicieuse que l'ignorance & la barbarie, dans laquelle ils étoient plongés. (*b*) Quant à la protection qu'ils leur accordoient, elle ressem-

(*a*) Il est certain que ces missionnaires furent les premiers qui introduisirent dans les contrées septentrionales de l'Europe l'agriculture, les arts, & particulierement l'architecture gothique.

(*b*) Si ad fructum nostrum referemus, non ad illius commoda, quem diligimus. Prata & arva & pecudum greges diliguntur illo modo, quod fructus ex iis capiuntur. *Cicero de Nat. Deor, lib. 1.*

bloit au ſoin qu'un fermier prend d'un troupeau dont il veut avoir la toiſon & la chair. Les inſtructions de ces maîtres ſe reſſentoient de l'autorité qu'ils avoient ſur des ſimples catéchumenes, *homines dedititii.* Leur ſavoir étoit purement didactique, & non point *inductif*, comme celui de la nouvelle philoſophie & du nouveau monde. Il conſiſtoit en des maximes & des principes, qu'ils ne ſe donnoient pas la peine d'expliquer, mais qui a force d'être repetés, devenoient des opinions, & formoient un ſyſtême, dont la certitude n'étoit fondée que ſur l'habitude qu'on s'en étoit faite. Le peuple ne jouiſſoit des connoiſſances qu'il avoit qu'à titre *de ſervitude*, & il ne lui étoit pas permis d'en profiter. On l'inſtruiſoit par force & malgré lui, on le corrompoit par le mauvais exemple, & on l'épuiſoit par un travail dont il ne tiroit aucun profit. Telle fut dans ſon origine la civiliſation en Europe.

Pour connoître les deux lignes des progrès qu'elle a fait dans l'ancien monde & dans le nouveau, il faut en tracer une troiſieme, qui ſoit droite, & voir le rapport que les deux premieres ont avec elle.

Le premier pas à faire vers la civiliſation eſt l'application à l'agriculture, parce qu'elle fournit aux beſoins d'une ſocieté naiſſante. Les ſoins qui ſuivent, ont pour objet le vêtement, le couvert & la fabrique des outils les plus néceſſaires. Vient enſuite le commerce, par le moyen duquel les hommes ſe procurent réciproquement les choſes dont ils ont beſoin, & lorſque ceux-ci ſont remplis, on échange le

ſuperflu contre des articles qu'on ne trouve point dans le pays. Les individus aſſurés de pouvoir fournir à leurs beſoins par l'échange du ſuperflu qu'ils peuvent ſe procurer par leur travail, font uſage des forces & de l'eſprit qu'ils ont, pour perfectionner ce qu'ils ont inventé. Il ſe forme bientôt des ouvriers & des manufacturiers. La communauté ayant fait les progrès que je viens de dire, il en reſulte un ſuperflu général, qui excede non ſeulement ſes beſoins, mais encore ceux des individus & que l'on échange contre des articles des commodités & de luxe, que le local & le climat de cette communauté ne produiſent point, ce qui devient la ſource d'un commerce très-vaſte & très-étendu. C'eſt là le ſecond pas de ce progrès.

Comparons maintenant, rélativement à cette ligne, l'origine & les progrès de la civiliſation dans l'ancien & le nouveau monde.

L'eſprit militaire qui ſe rêpandit une ſeconde fois dans l'Europe, diviſa ſes habitans en deux claſſes, l'une des guerriers, l'autre des eſclaves, & les individus, chacun dans ſa claſſe, furent diſtingués par le rang qu'ils tenoient & par des noms différents.

La culture des terres fut le partage de ces derniers, hommes malheureux, attachés ſervilement à la glèbe, ſans être propriétaires des terres qu'ils cultivoient à la ſueur de leurs fronts, hommes dégradés comme les troupeaux qu'ils élevoient. Leurs perſonnes, leur travail, les productions de leurs champs leur étoient indifférents. Quand même ils auroient été inſpi-

rés, car ils n'étoient point instruits, ils étoient sans motifs pour aspirer à se perfectionner. Ceux même, qui étoient émancipés jusqu'à un certain point, & qui étoient les maîtres de leurs personnes, gémissoient sous le poids des tailles, des impôts & des taxes, qu'ils payoient sans aucune repugnance pour s'exempter d'être enrollés dans les troupes, & n'être point assujettis aux exactions des officiers civils, qui leur faisoient quitter leur travail pour les employer au service de leurs Seigneurs & de leurs Souverains, & leur enlevoient sans pitié leurs bestiaux, leurs outils & leurs meubles. Leur oppression étoit telle, que ceux d'entre eux qui avoient le plus d'esprit & d'intelligence, avoient à peine le tems de manger & de dormir. Dans le cas où ces derniers, par leur perseverance & leur industrie étoient assez heureux pour augmenter leurs récoltes & leurs troupeaux, & se procurer quelque surplus, on leur défendoit de le vendre & de le porter aux marchés, à l'exception de ceux que leurs Seigneurs leur indiquoient, dans la vue d'absorber leurs profits & le surplus qu'ils s'étoient procuré; aussi ne s'en mirent-ils plus en peine. Il arrivoit quelquefois que des accidents & des saisons extraordinaires le leur procurassent contre leur attente, mais quelquefois aussi ces mêmes accidents les en privoient, & faisoient rencherir les denrées. Ces Seigneurs étoient si peu intelligents, qu'ils ne leur vint jamais dans la pensée. » Que celui » qui veut avoir suffisamment de quoi pourvoir » à ses besoins, doit se procurer les choses dont » il manque, & même quelque chose de sur-

» plus ». Ce proverbe étoit dans la bouche de tout le monde, & ils auroient dû le connoître.

Cela fut caufe que l'agriculture, dans cette partie du monde, refta pendant plufieurs fiécles dans un état de langueur. Elle femble vouloir aujourd'hui dans quelques contrées de l'Europe faire quelques pas vers la perfection ; mais ils font fi lents, que ce n'eft que dans quelques fiécles qu'on peut en attendre le fuccès. L'Angleterre en eft peut-être exceptée ; encore le fermier y eft il opprimé de la maniére la plus criante & la plus injufte.

Les travaux en bois, en fer, en pierre, en cuir, devenus des occupations abjectes, étoient abandonnés aux efclaves. Ces artifans n'étoient proprement que des outils dont fe fervoient les maîtres les plus ignorants & les plus arrogants qu'on eut jamais vus. Ils n'ofoient faire aucune expérience, ni rien innover dans leur façon de travailler. Ils n'auroient tiré aucune recompenfe, ni aucun profit de leurs fuccès, & on les eut chatiés, s'ils n'avoient point réuffi. Auffi les vit-on refter pendant plufieurs fiécles dans leur premier état de barbarie.

Lors de la ligue Anféatique & des autres changemens qui arriverent dans le commerce, les Souverains, qui voioient depuis longtems avec envie, mais qui n'avoient jamais compris le profit qu'on peut tirer des manufactures, commencerent à encourager leurs fujets, & à inviter les étrangers à en venir établir chez eux, qu'ils voulurent, par un effet de leur politique, fe mêler de diriger eux-mêmes. La

civilisation prit alors un essor, mais qui ne dura pas longtems. L'état abject dans lequel cette politique jalouse & insensée tint ces manufacturiers, les réglemens séveres & impraticables qu'ils firent, les génerent au point, que leur travail se ralentit. La même politique, qui les avoit engagés à encourager les manufactures, & à les mettre en œuvre plutôt qu'il ne faloit, non point à leurs dépens, mais à la sueur & aux dépens de ceux qui y étoient employés, fut cause qu'ils les assujettirent à quantité de droits, qui opprimerent l'agriculture. Non contents de ces réglements, qui n'étoient propres qu'à abattre l'esprit & les forces de ces pauvres ouvriers, ils exercerent un autre genre de cruauté, dont le mérite même ne fut point exempt. Si ces ouvriers avoient assez d'esprit ou d'adresse pour perfectionner leurs ouvrages, ces tyrans, au lieu de les recompenser ou de permettre qu'ils se procurassent eux-mêmes la récompense de leur travail, la regardoient bien moins comme de gens utiles à la société, que comme des instruments propres à satisfaire leur avarice, & à remplir leurs coffres, & les détenoient en qualité de prisonniers d'Etat; au moyen de quoi l'artiste se trouvoit réduit à un état pire que l'esclavage, & d'autant plus affligeant pour lui, qu'il étoit tout à la fois l'effet de l'ingratitude & de l'oppression. Cette conduite fut cause que les manufactures ne firent plus aucun progrès. Quoiqu'il n'en falut pas d'avantage pour ralentir l'émulation, ils firent encore d'autres réglements pour assujettir les

divers articles de manufacture à des droits multipliés. Il y en avoit pour la sortie des mains de l'ouvrier, pour le transport, pour la vente, pour le retour, soit qu'il fût en argent, soit qu'il fut en marchandises. Le but de cette politique étoit de mettre dans les coffres du Souverain tout ce que l'ouvrier avoit fait de profit, & de ne lui laisser que sa subsistance, au lieu de le laisser circuler, ce qui auroit tourné à l'avantage de la société.

Tous les encouragemens étoient pour la vente ; il n'y en avoit aucun pour les achats. Le vœu des Souverains étoit pour l'exportation des marchandises, parce qu'ils comptoient sur une importation considérable d'argent, dont ils vouloient s'approprier la plus forte partie. Le but de leur législation en fait de commerce, étoit de le porter à sa derniere perfection. A mesure que ces idées & ces maximes s'invétererent, ils conçurent l'idée d'un commerce politique, & joignant le mystere de celle-ci à celui du commerce, ils s'érigerent en législateurs de ce dernier. Delà, les priviléges exclusifs pour certains articles de manufacture & de commerce, les monopoles, l'interdiction des pêches, ces incongruités, tant dans la théorie que dans la pratique, auxquelles il a plû aux politiques commerçans de donner le nom de balance dans le commerce, quoiqu'elle ne soit qu'une pure chimere. Delà ces artifices insensés qui rendirent les importations & les exportations respectives presque impraticables, les défenses qu'ils firent là-dessus, les taxes, les impôts, les droits

d'aubaine & mille autres extravagances dont il est impossible de donner le détail. Ayant ainsi, par des vuës intéressées, dérangé l'ordre des prix, établi une fausse balance, & s'étant interdit tout commerce entre eux, ils furent obligés de former au loin des établissemens chez des peuples barbares dans l'espoir de profiter de leur ignorance, & de leur vendre leurs marchandises à un prix exhorbitant. Delà ces traités de commerce à des conditions inégales, avec ceux de leurs voisins, sur lesquels ils ont pris un ascendant, & enfin l'établissement des colonies, dans des pays lointains & incultes, qui, comme autant de fermes, qui ont chacune des productions particuliéres, rapportent un bénéfice exclusif à la métropole. Delà les plus extravagantes idées, que l'avarice & l'ambition ayent jamais suggeré; l'envie de se faire de l'Océan un domaine exclusif, & d'en prétendre la possession & l'empire. Voilà, comment, faute de s'en rapporter aux lumiéres naturelles, de voir & de traiter les choses comme elles sont, pour avoir renversé l'ordre qui doit regner dans la société, les facultés naturelles que les hommes pouvoient employer d'une maniére avantageuse à cette même société, l'ordre & les établissements, ou, pour mieux dire, la liberté, qui contribue plus que toute autre chose à la grandeur & à l'accroissement des Etats, n'ont plus fait de progrès. C'est ainsi que la civilisation a gémi sous l'oppression, & que le flambeau du génie s'est éteint. Ceux qui étoient instruits, qui se piquoient de raisonner, & qui

avoient la direction des systêmes politiques établis, regarderent cette matiére comme une chose connue de tout le monde, ne s'en occuperent plus, & regarderent le systême qu'ils avoient adopté comme dicté par la sagesse même. L'autorité qu'ils prirent, soit qu'ils parlassent en qualité de politiques ou de philosophes qui étoient persuadés de ce qu'ils disoient, fut cause qu'ils n'examinerent plus rien, & qu'ils ne chercherent plus à perfectionner les choses. S'étant fait une habitude méchanique de penser & d'agir conformément aux systêmes établis, les raisonnements qu'ils firent ne tendirent qu'à leur faire employer des moyens impropres pour parvenir au but qu'ils se proposoient. Ils firent tous leurs efforts pour cacher leur ignorance, & donner du crédit à leurs raisonnemens. Au lieu de s'en tenir aux vérités qui pouvoient contribuer à un travail utile, à la civilisation, à la population, à l'opulence, à la puissance & aux intérêts réels de leur patrie, ils s'amuserent à donner une nouvelle forme aux systêmes qui étoient établis depuis longtems, & à faire de nouveaux réglemens, pour soutenir un sujet qui n'étoit plus de mise. Cependant, comme on suit encore l'ancien systême, les partisans de l'autorité souveraine s'étudient tous les jours à faire revivre les anciennes maximes, à inventer des fables & des cas pour concilier les anciens établissemens, & la conduite qu'ils tiennent, avec les faits, la vérité & ce que le besoin a introduit dans la pratique. S'il se trouve quelqu'un assez osé, pour rompre cette sub-

ordination ſpirituelle, & introduire quelque vérité ſpèculative ou pratique qui heurte les opinions reçues, on le mépriſe comme un aventurier en un viſionnaire, ou bien on l'écraſe comme un homme préſomptueux, inquiet, turbulent, dangereux, qui ne cherche qu'à troubler l'état.

Tel eſt l'eſprit de civiliſation qui regne dans l'Europe, ou dans l'ancien monde. Il arrivera peut-être bientôt un tems & des évenements, qui engageront ceux qui la gouvernent, à examiner & à réformer les anciens réglements qui la tiennent en captivité, à lui rendre la liberté qui lui eſt naturelle. En attendant que cela arrive, jettons un coup d'œil du côté du couchant.

Tous ceux qui habitent dans l'Amérique ſont libres, & quiconque le déſire eſt naturaliſé. Ils peuvent vivre comme il leur plait, choiſir la profeſſion qui leur convient, & donner carriére à leurs talens. A couvert des violences qui peuvent leur enlever ce qui leur appartient, ils ſont les maîtres de leur perſonnes, de leur raiſon & de leurs actions; & s'ils exercent un travail, eux ſeuls en récueillent le fruit. Dans un pays tel que celui-ci, où on laiſſe au génie la liberté d'employer tous ſes reſſorts, & à l'homme celle de ſe procurer les biens & les honneurs auxquels il aſpire, on voit regner une application conſtante dans tous les individus; tout eſt en action; tout eſt animé; l'eſprit s'aiguiſe; l'ame s'élève. La connoiſſance qu'il a fallu prendre des affaires pour

la conduite de la vie, a donné à ces peuples un goût pour les recherches, qui forme leur caractère distinctif & qu'on ne trouve pas ailleurs, si ce n'est dans quelques anciennes Républiques dont le gouvernement est le même. Ce goût pour les recherches, cette envie de s'instruire, devient un ridicule selon les objets auxquels elle se porte; mais appliquée aux affaires, soit du gouvernement, soit du commerce, elle est un talent précieux & utile. Il suffit de connoître ces peuples, pour voir *qu'ils sont tous animés*, si je puis user de ces termes, *par l'esprit de la nouvelle philosophie.* Leur vie n'est qu'un cours d'expériences: du continent qu'ils habitent, ils observent dans l'Europe jusqu'où l'esprit humain peut atteindre; & semblables à des jeunes aiglons qui suivent le vol de leur mere, ils font le premier essai de leurs aîles, & prennent ensuite leur essor.

Il n'y a rien dont on fasse moins de cas dans l'ancien monde, que de la sagesse d'un homme qui n'a point de fortune, & cependant la sagesse de celui qu'elle a favorisé, ne consiste que dans l'opinion qu'on en a. Le bon sens d'un malheureux n'est ni le sçavoir ni les connoissances qu'on puise dans les livres, mais une connoissance fondée sur la nature & sur les faits. Dans l'Amérique, on prise les lumieres & non l'homme: *Elle est la patrie des malheureux.* Cette contrée étant entierement différente de l'ancien monde, & ceux qui l'habitent ne se ressentant, ni des coutumes, ni des exemples, ni de la perversité de ceux qui s'arrogent le

droit de les gouverner, ils raisonnent, non sur ce que l'on dit, mais sur ce qu'ils voient & qu'ils sentent. Ils n'agissent que conformement à ce que la nature leur dicte, ils ne font pas un pas qu'ils ne sachent où il doit les mener, & ne suivent d'autre route que celle que la nature & la vérité leur ont montrée. Toute méthode leur convient; ils sçavent qu'ils peuvent recourir à l'expérience; ils le sçavent, & personne ne leur enleve l'honneur des découvertes qu'ils ont faites. Ils tâtent le sol, ils jugent le climat, & demandent à l'un & à l'autre ce qu'ils croient pouvoir en obtenir de plus avantageux. Cet esprit *d'induction* fait qu'ils ont trouvé une infinité de cultures, qu'aucune autre nation n'a ni entreprises ni soupçonnées. Ils ont non seulement en abondance ce que leur propre consommation exige; mais encore un superflu dont ils approvisionent les isles de l'Amérique septentrionale. L'Europe elle-même en a profité pour beaucoup d'articles. Elle en a tiré du poisson, du froment, des farines, du riz, du tabac, de l'indigo, des bois de construction, des olives, des oranges, des vins, & plusieurs autres articles qu'ils doivent à leur expérience dans l'agriculture.

Si l'on considére les premieres opérations de cet esprit de civilisation, il nous paroîtra ressembler à un enfant attaché au sein du pays qui l'a vû naître, de même qu'un enfant l'est à celui de sa mere. Les habitans, lorsque rien ne les distrait, *sont naturellement portés à l'agriculture*; ils sont tous cultivateurs,

ils ne fçavent que manier la bêche & conduire la charruë, & quoiqu'ils ne connoiffent que le fol qu'ils habitent, leur efprit ne développe pas moins toutes fes facultés ; il s'élève à méfure que ces connoiffances augmentent ; (*a*) & bientôt on voit des guerriers, des politiques, des philofophes fortir du fond de leurs retraites agreftes, de même qu'une plante s'éleve du fein de la terre auquel on en a confié le germe.

Indépendamment de l'agriculture, les Amériquains excellent dans la fabrique des outils, & dans la conftruction des machines. Privés du fecours qu'ils devoient trouver dans ces inftrumens de leurs travaux, ils ont été livrés à leurs propres reffources, je veux dire, à l'expérience, & ils font venus à bout de les forger eux-mêmes. Une culture différente demande des changemens dans les outils qu'on employe. Cet efprit d'analifer ainfi les machines, & d'en juger par les effets qu'elles opérent, au lieu de s'en tenir aux anciennes, qui font la plûpart mal faites & d'aucun ufage, a contribué à perfectionner cette branche de connoiffance, fi bien qu'on trouve aujourd'hui dans le nouveau monde plus d'inftrumens & des machines d'un genre nouveau, qu'il ne s'en fit jamais dans l'ancien, dans le même efpace de tems. Je pourrois en citer plufieurs de très-in-

(*a*) Ce que je dis ici n'eft point un portrait fait à plaifir ; il eft fait d'après nature, & les chofes font naturellement telles que je les répréfente.

génieuses, indépendamment de celles dont l'usage est journalier.

L'Amérique ne s'est encore adonnée, ni aux arts, ni aux manufactures, parce qu'elle a trouvé chez elle des productions, dont l'échange lui procure à meilleur compte qu'elle ne pourroit le faire, tous les objets que les arts & les manufactures fournissent. Comme ce qu'on y donne de travail ne pourroit pas suffire pour l'exportation, les momens que la terre ne demande point, sont consacrés aux ouvrages de premiere nécessité que le pays consomme. Lorsque les campagnes auront autant de cultivateurs qu'elles en exigent, & que la classe des ouvriers sera trop nombreuse, alors, comme il n'y a point de loix qui assignent à un homme une profession plutôt qu'une autre, qui lui ôte le choix de l'endroit où il lui plait de l'exercer, qui fixe le prix de son travail, qui mette des bornes à ses entreprises, & qui l'oblige à mourir de faim dans un endroit, tandis qu'il peut ailleurs faire usage de ses talents, & se rendre utile au public, qu'il n'y a dis-je, aucune de ces loix oppressives, injustes, & destructives, & que la civilisation est portée au point que j'ai dit, on verra les manufactures s'établir, se perfectionner & se répandre avec une rapidité inconcevable.

Quoique l'ardeur des les Amériquains pour la civilisation ne le porte à employer aucun moyen faux & artificiel, contraire à l'ordre naturel des choses & incompatible avec ses premiers effets, qui

qui font le travail, pour hâter l'établiffement des manufactures, dans un tems où la fociété n'eft point encore en état d'en profiter; cependant elles fe perfectionnent tous les jours affez pour leur procurer un fuperflu qui circule & fait que ce dernier augmente confidérablement. Ces fuperflus accumulés des productions de la terre & de la mer, fans qu'il foit befoin de manufactures, mettent les Amériquains en état de faire un commerce confidérable. Le poiffon, le froment, la farine, le riz, le tabac, l'indigo, les beftiaux, les viandes-falées, font des objets qu'ils trouvent chez eux, & qu'ils envoyent, tant en Europe, qu'en Afrique & dans les ifles de l'Amérique.

Ce qu'ils ont d'habileté dans les arts qui tiennent de l'agriculture, ils l'ont également dans la conduite de leur commerce & dans la conftruction de leurs vaiffeaux. Leurs chantiers ne font pas feulement occupés pour leurs propres navigateurs, ils le font encore pour ceux des ifles de l'Amérique, & de l'Angleterre, & bientôt, s'ils continuent de même, ils en fourniront à l'Europe à bien meilleur compte qu'elle ne peut le faire dans quelque endroit que ce foit.

C'eft par de tels progrès que leur commerce, par le moyen de la conftruction, & malgré les entraves qu'on lui avoit données, s'eft accru & a acquis de l'activité, & que les Amériquains font devenus une puiffance confidérable.

L'objection qu'on a faite à ce que je viens de dire de l'accroiffement du commerce de

l'Amérique, me fournit l'occaſion de parler d'une autre ſource à laquelle elle doit ſon aggrandiſſement. On prétend qu'elle a toujours eu du déſavantage dans la balance de ſon commerce ; que ſon or & ſon argent ont toujours paſſé dans des mains étrangeres, & que privée de ces métaux précieux, ſon commerce néceſſairement borné dans ſes progrès, ne peut devenir de longtems une ſource abondante de richeſſes. Il eſt certain, en premier lieu, que l'Amérique, opprimée & gênée par mille entraves, a trouvé pendant qu'elle étoit diviſée en pluſieurs provinces, une opulence dans ſes cultures, qui lui a procuré un commerce étendu & une marine conſidérable. Il n'y a pas une maxime plus fauſſe & plus trompeuſe, quoiqu'elle ait été adoptée, même par des nations commerçantes, que de vouloir juger de la balance générale des profits d'une nation par le ſort d'un ſeul article, les *métaux précieux*. Sur le pied où eſt aujourd'hui le commerce, cette *monnoye métallique* eſt auſſi néceſſaire pour aller aux marchés, qu'aucun autre article que ce ſoit ; mais dans la circulation générale, elle va toujours chez ceux qui la mettent au plus haut prix ; & ſi par une circonſtance imprévue, un peuple, qui ne fait circuler chez lui que de l'or & de l'argent, vient à en avoir un beſoin ſubit ; le voilà dans la néceſſité d'en donner ce plus haut prix. Dans ce cas, l'importation de l'argent qui ſe fait chez lui, eſt à ſon égard la preuve d'une balance déſavantageuſe, tandis que l'exportation de ce même argent eſt celle

d'un avantage réel pour le pays qui le lui a fourni. On peut dire, en jugeant de la balance du commerce, par l'importation & l'exportation de l'or & de l'argent, que l'Angleterre a dans plusieurs cas le désavantage de la balance, & qu'elle est en faveur des nations qui attirent chez elles l'argent qu'elle a. L'importation qui se fait de l'argent en Angleterre, sera, ou le moment des soldes des comptes rendus ou l'effet du transport qui s'en fait comme d'un article de commerce en compte courant. Dans l'un & l'autre cas, l'importation ne pourra pas être la preuve d'une balance avantageuse. Profitant de la nature de son gouvernement & de l'étendue de son commerce, l'Angleterre a établi chez elle un *Papier-monnoye*, dont le crédit lui fait trouver à point nommé les sommes dont elle a besoin. Si cette ressource lui manquoit, il faudroit qu'elle attirât les métaux chez elle par les grands bénéfices qu'elle accorderoit : alors l'importation en deviendroit considérable. La donnera-t'on pour une preuve de l'avantage de sa balance. Que le crédit de ce *Papier-monnoye* soit l'effet d'une balance avantageuse, alors le peuple qui jouit de cet avantage, peut mettre en réserve son or & son argent, & même en faire dans son commerce un article d'exportation. Enfin qu'il survienne une augmentation de valeur dans le numéraire, & l'Angleterre en a eu l'exemple dans le renouvellement de ses monnoyes, qui procura un bénéfice sur les anciennes aux étrangers qui les lui importoient, alors il se faira une nouvelle importa-

tion de métaux. Il entrera beaucoup d'or & d'argent, non comme la solde des comptes, mais comme des articles, sur lesquels le bénéfice est assuré pour celui qui les envoye. Le fait est, que dans ce tems-là, on fit passer en Angleterre pour des sommes immenses de ces monnoyes anciennes ; mais on ne prit pas cette importation pour un avantage dans la balance de son commerce.

En appréciant celui d'un peuple par la fausse maxime de l'importation des métaux, on a toujours supposé le désavantage du côté des Amériquains ; mais le fait est, que le gouvernement, *profitant du crédit que la nation reçevoit de ses progrès successifs, & de l'amélioration de son commerce*, a eu la politique d'établir pour des sommes considérables de *Papier-monnoye*. Il peut se faire à la vérité que son immense quantité le fasse tomber, cela se peut, je l'avoue ; mais les premieres conséquences ne sont pas moins justes, parce qu'il a eu son effet. Les Amériquains (*a*) ont donc pu épargner leur or & leur argent aussi bien que les Anglois ; ainsi, ce qu'on a pu exporter d'or & d'argent, n'est pas une preuve que la balance soit contre eux. Ils avoient besoin pour l'agriculture, le commerce & la guerre, non du secours de ces métaux, mais d'un nombre in-

---

(*a*) Je suis informé que l'Amérique a en caisse plus de trois millions de livres sterling, qui seront employées aussitôt que le *Papier-monnoye* sera tombé.

Note de l'Editeur.

fini d'articles qu'ils se procuroient par l'échange de leur or & de leur argent, après en avoir réservé ce qui leur étoit nécessaire. On voit donc que ce qu'on allègue pour montrer la foiblesse de l'Amérique (*a*), prouve au contraire les progrès considérables de sa puissance.

Jugeant donc de l'Amérique par les progrès qu'elle a fait dans l'agriculture, les arts & le commerce, & par les principes de civilisation qui conviennent à un territoire immense, dont la communication est généralement libre, j'ose assurer que l'Amérique septentrionale a acquis & acquiert tous les jours, d'un pas continu & accéléré, un degré d'agrandissement, dont l'Europe n'a jamais fourni d'exemple.

J'ajouterai, que lorsque l'on considere la population progressive de l'Amérique, qui est la suite du bonheur dont elle jouit, on ne peut s'empêcher d'avouer que cette bénédiction que Dieu donna à nos premiers parens, *soyez féconds, multipliez vous, remplissez la terre & soumettez-là*, a eu chez elle son plein & entier effet. Dans l'Amérique, on regarde comme un bonheur d'avoir des enfans. En Europe, au contraire, où une malheureuse politique intéressée a rendu steriles, non seulement des contrées fertiles, mais encore fermé les sources de la population, on peut dire, en gémissant,

---

(*a*) Il seroit à souhaiter que l'Angleterre, qui voit un fétu dans l'œil de sa sœur, fit attention à la poutre qu'elle a dans le sien, & prévit les suites que peut avoir son *Papier-monnoye*.

Note de l'Editeur.

que cette premiere malédiction » *je multiplierai* » *tes angoiſſes, tu enfantera avec douleur*, » a eu ſon accompliſſement. Le malheureux état d'un pays & d'un peuple, qui a fait regarder la fécondité comme un ſujet de chagrin & de peine, & les enfans comme un fardeau, a ralenti les progrès de la population. La crainte d'avoir une nombreuſe famille qu'on ne ſçait comment faire ſubſiſter, à cauſe de la pauvreté à laquelle on eſt réduit ; de mettre au monde des enfans, dont l'état ne diffère en rien de celui des eſclaves, a banni toute idée d'un mariage, dont les fruits devoient cauſer tant de chagrin (*a*). Dans l'Amérique ſeptentrionale, les enfans ſont la richeſſe & la force de leurs parens, & *heureux eſt celui qui en a beaucoup*. Comme la nature & les cauſes de cette population étonnante, ont été amplement diſcutées, & démontrées dans un ouvrage intitulé : *Obſervations ſur l'accroiſſement de l'eſpèce humaine & la population des états*, &c. Je renvoye ceux qui voudront pouſſer la comparaiſon plus loin à ce petit Traité, & je vais confirmer ce que j'ai dit de la population de l'Amérique ſeptentrionale, par des exemples pris de ſon accroiſſement actuel.

(*a*) Magnum quidem eſt incitamentum, tollere liberos in ſpem alimentorum, majus tamen in ſpem libertatis, in ſpem ſecuritatis.

Plin. Paneg. I. §. 27.

La Baye de Maſſachuſet avoit en

1722 . . . . 94000 habitans.
1742 . . . . 164, 000.
*1751 . . . . 164, 484.
1761 . . . . 216, 000.
1765 . . . . 255, 000.
1771 . . . . 292, 000.
1773 . . . . 300, 000.

La colonie de Counecticut avoit au commencement de la dernière guerre & de celle-ci, en

1756 . . . . 129, 894.
1774 . . . . 257, 356.

On obſervera que les étrangers ne ſont point venus groſſir ce nombre ; que les guerres l'ont d'abord diminué, enſuite les émigrations qui ſe ſont faites vers le couchant, & dans d'autres provinces : cependant 18 ans après, la population y étoit preſque double. Je vais, pour ſatisfaire la curioſité du lecteur, rapporter un exemple de fécondité extraordinaire dans une famille du Counecticut, Marie Loomis, ou Loomax, née à Windſor, dans le Counecticut l'an . . . . 1680.

Epouſa Jean Buel de
Lebanon l'an . . . . 1696.
Et mourut à Litchfielden . . 1768.

---

* *NB.* La petite vérole & la guerre cauſerent cette année une dépopulation conſidérable.

Descendants qu'elle laissa à sa mort.

Enfans.	Petit fils.	Arriere petits fils.	4e. Génération.
10	75	231	19
Morts avant elle.			
3	26	42	3
13	101	274	22

Total des descendans qui vivoient lorsqu'elle mourut. 336

Qui moururent avant elle. 64

Total des enfans qui n'aquirent. . 410

La Province de la nouvelle York,

1756 . . . . 96,776.
1771 . . . . 168,007.
1774 . . . . 182,251.

Dans la Virginie.

1756 . . . . 173,316.
1764 . . . . 200,000.
1774 . . . . 300,000.

Dans la Caroline méridionale.

1750 . . . . 64,000.
1770 . . . . *115,000.

* Ce nombre est moindre que l'actuel, la plus grande population ayant eu lieu dans les contrées situées dans l'intérieur du pays, qui n'étoient point alors comprises dans cette province.

Dans la Colonie de Rhode-iſland.

1730 . . . . 15, 302.
1748 . . . . 28, 439.

Comme il n'y a jamais eu de milice reglée, ni de rôle dans la Penſylvanie, qui pût mettre ceux qui le tiennent de ſavoir au juſte la population de cette province, on l'a eſtimée à peu près en ſpéculation. On y a conduit pendant longtems beaucoup d'irlandois & d'étrangers dont j'ai la liſte. Cependant, comme pluſieurs ſont ſortis de la province, & ont été s'établir dans d'autres, après y être arrivés, ou après que le tems de leur ſervice a expiré, je crois que l'accroiſſement de la population a été dans la même proportion que dans les autres provinces & dans les autres colonies. J'oſe même aſſurer que dans le tems que j'y étois, elle avoit augmenté dans la même proportion que celles de la Baye de Maſſachuſet & de la Virginie. La ville de Philadelphie s'eſt accruë très promptement à cauſe de ſon commerce, ainſi qu'on va le voir.

Cette ville avoit en		maiſons.
habitans depuis 16, 000 à 18, 000.	1749	2076.
	1753	2300.
31, 318 à 35000	1760	2969.
	1769	4474.

On fit au commencement de la guerre de 1754 & 1755, différentes évaluations de la population du continent. Les plus exagerées la firent monter à un *million & demi.* Ceux qui

ne donneront rien à la spéculation, & qui la firent d'après les rôles, à un million deux cent cinquante mille ames.

Le dénombrement que l'on dit avoir été fait par le congrés de 1774, la fait monter à 3, 026, 618, mais lorsque je considere que le rôle d'après lequel on a fait cette évaluation, differe dans plusieurs articles de celle que j'ai fixée, comme sûre, je suis persuadé qu'on a beaucoup donné à la spéculation. Un autre dénombrement qui a été fait après deux ou trois années de guerre, le porte à 2,810,000. Ce que je vais dire, est plutôt fondé sur une évaluation de ma façon, que sur un fait authentique, car je n'ai jamais vû les rôles des provinces; cependant, lorsque je compare ce que je vois avec ce que j'ai vû autrefois, je croisque le calcul le plus exact est celui qui porte la population de l'année 1774 à 2, 141, 307. Ainsi en dix-huit ou dix-neuf années, dont sept ont été passées en guerre, on voit une population d'un million deux cent cinquante mille ames s'accroître de près d'un million d'habitans.

C'est là une preuve très sensible que la société de l'Amérique s'accroît avec une rapidité dont il n'y a jamais eu d'exemples en Europe.

J'ajouterai que ces habitans ne sont point des hommes inutiles, *fruges consumere nati*, mais que le systême du Gouvernement, dès son origine, a été d'enrôler tous ses sujets comme autant de soldats (il faut en excepter la Pensylvanie) & en a formé 535, 326, ce qui fait le quart, à l'exercice des armes. Ils ne

forment point une claſſe diſtincte de citoyens, & ne font point des armes leur unique profeſſion. Ils demeurent unis à la ſociété, & forment une garde nationale, toujours prête à la défendre. Je ſuis perſuadé que cette milice, toute nombreuſe qu'elle eſt, paroîtra ridicule aux officiers généraux de l'Europe, mais l'expérience a démontré qu'elle devient par ſon union à la ſociété une défenſe bien plus réelle & plus efficace pour la nation Cette milice eſt un membre organiſé du corps qu'on peut conſerver en tout tems, même en tems de guerre moyennant un peu plus de nourriture. La grandeur & la force véritable d'un état conſiſtent » en ce que la profeſſion des armes ſoit celle » de ſes membres, & non pas l'occupation » d'une claſſe particuliére de citoyens ». Je ne puis mieux finir cette partie du raiſonnement que je viens de faire, qu'en rapportant ce que le Lord Verulam, auſſi grand politique, que philoſophe, dit ſur le même ſujet. « La véri» table grandeur d'un état conſiſte dans ſa po» pulation, dans la valeur des individus qui le » compoſent, & dans la conſtitution militaire » de la ſociété, dont la nature eſt telle que » la profeſſion des armes eſt celle de tous les » membres intéreſſés à ſa défenſe, plutôt que » celle d'une claſſe particuliére de citoyens ».

Quelque étendue que puiſſe avoir la baſe de cette ſociété, quelques progrès qu'elle ait fait dans la civiliſation, quelque crédit, quelque puiſſance qu'elle ait acquis par l'activité de de ſon commerce, quelque force que lui procure le genie militaire des membres qui la com-

posent, elle n'est qu'un vain phantôme, si elle n'est point animée par le gouvernement. Un état n'acquiert de l'accroissement, qu'autant que celui qui le gouverne, anime ce corps organisé, & dérige la volonté des membres qui le composent.

Un empire a beau étendre sa domination, si l'esprit du gouvernement est foible & borné au point de ne pouvoir concilier & animer les parties éloignées qui le composent, réunir leurs volontés & s'assurer de leur obéissance, *consensus obedientium*, son étendue, loin de contribuer à son accroissement, ne sert qu'à le retarder, & à hâter sa ruine. Si un pareil état se trouve dans le cas d'avoir besoin du secours des provinces éloignées, comme il n'a pas assez de viguеur pour leur inspirer son esprit, & leur faire sentir que l'obéissance qu'il exige d'elles est l'effet de leur union mutuelle, il est obligé d'avoir recours à la force; mais comme il est impossible qu'une force naturelle interne agisse contre elle-même, le gouvernement ne sçauroit l'employer dans pareil cas, & il est forcé d'avoir recours à une force étrangere. Mais comme il s'en faut beaucoup que les forces qu'il envoye dans ces provinces éloignées, quelque supérieures qu'elles puissent être, soient comparables à leur force interne, elles ne peuvent qu'aliener leur esprit, & le porter à se soustraire à son obéissance. Lorsque ce cas arrive, les domaines d'un empire qui n'étoient point trop grands, parce qu'on sçavoit les gouverner, & qui étant animés du même esprit, contribuoient à son accroisse-

ment, ſe trouvent trop étendus, lorſqu'on a l'imprudence d'employer la force ouverte. Voyons maintenant ce monde ſéparé par la fatalité dont je viens de parler de l'empire d'Angleterre dont il étoit ci-devant un membre organiſé ; voyons-le maintenant ſur le *pied d'un état indépendant, qui a pris ſon rang parmi les nations de la terre ;* ſur le pied, dis-je, d'un empire, que le même eſprit de gouvernement éclaire dans toutes ſes parties, depuis le centre juſqu'aux extrémités, & dont les membres n'ont qu'une ſeule & même volonté avec lui. On verra, ainſi qu'on l'a toujours obſervé, que la participation de conſeil eſt ſuivie d'une ſoumiſſion univerſelle réciproque. Le gouvernement eſt informé de l'état & de la condition des provinces les plus éloignées ; &, comme celles-ci concourent elles-mêmes à la légiſlation, elles ſont également inſtruites des motifs du gouvernement dans les meſures qu'il prend. En payant les contributions, elles ſe regardent comme ayant établi l'impôt. Cette opinion ſeule fait la force du gouvernement, & l'aſſure du conſentement de ceux qui lui obéiſſent (*conſenſus odedientium*), ſans lequel il n'y a point d'empire durable. Cette obéiſſance contribue à l'étendue & à la ſtabilité de l'empire, quelque étendue qu'ait ſa domination.

Tel peut avoir été l'eſprit de l'empire Britanique, pendant que l'Amérique en faiſoit partie, & tel eſt aujourd'hui celui du nouvel empire de l'Amérique depuis qu'elle s'eſt ſépa-

rée de la Grande Bretagne. Sa vie eſt à la vérité ſujette à pluſieurs maladies dangereuſes ; mais il eſt jeune & fort, & par conſéquent en état d'y réſiſter, & même de les ſurmonter. Semblable au jeune Hercule, il étouffera les ſerpens dès ſon berçeau. Qu'il s'éleve ; ſes forces croiſſant à meſure qu'il avancera en âge, on le verra bientôt dans toute ſa vigueur.

La grandeur de ſa puiſſance eſt certaine. Il n'eſt point de ſpéculateur qui ne puiſſe en donner le préſage. Un eſpace de mille lieuës, le met à l'abri des coups de ſes ennemis. De l'autre côté du globe, il jouit de la paix la plus profonde. Né de la terre, c'eſt un géant, qui va déployer ſes forces, & que les puiſſances rivales de l'Europe couvrent à ſa naiſſance de leurs ſoins maternels, juſqu'au tems où il n'aura plus rien à craindre.

Lorſqu'un état eſt fondé ſur une baſe auſſi étendue que l'eſt l'union qui regne dans le territoire du nouveau monde, que ſa communication eſt animée par un eſprit de civiliſation pareil au ſien, que la vie des membres qui le compoſent eſt employée à des entrepriſes, des expériences & des découvertes qui enrichiſſent l'agriculture, de nouvelles productions de la terre, qui en font un des greniers de l'ancien monde, qui trouve dans ſes pêcheries une ſource de richeſſes plus abondante, que ne le peuvent être les mines du Potoſi, où le génie de l'obſervation découvre pour ſes beſoins des machines nouvelles ; où les arts, les ſciences, la légiſlation, la politique inſtruiſent les habi-

tans ; où la population ſe multiplie autant que les grains ſur la terre ; où la conſtitution militaire ſe forme & s'éleve *comme un jeune lion ;* où un commerce étendu fait l'aliment de ſa navigation ; où toutes les parties de ce territoire immenſe ſont réunies ſous une même loi pour former un ſeul empire ; lorſque je compare l'état d'un pareil gouvernement avec celui des puiſſances de l'Europe, & même du genre humain entier, je crois pouvoir en conclure, ſans offenſer ces puiſſances, que l'Amérique eſt devenue trop conſidérable, pour qu'aucun ſouverain puiſſe ſe flater de la réduire ; que le gouvernement de l'Amérique ſeptentrionale eſt trop bien affermi dans les mains de la ſociété qui le compoſent, pour que d'autres s'en chargent, ou le lui enlevent, & que ſes milices, quelque mépriſables qu'elles paroiſſent aux Européens, ſont trop fortes, & trop bien diſciplinées, pour pouvoir les ſoumettre à une diſtance de mille lieuës.

Qu'on interroge un aſtronome, & qu'on lui demande ſi un ſatellite, venant à acquérir aſſez de poids pour balancer l'équilibre de ſa planete, pourroit être retenu par quelque puiſſance que ce fut de la nature, dans l'orbite qui lui eſt naturelle, il vous répondra que non. Qu'on demande à un pere de famille, ſi ſon fils, arrivé à l'âge où le corps & l'eſprit ont acquis toute leur vigueur, peut-être encore tenu en tutele, traité & corrigé comme un enfant, il ſera faché qu'on lui faſſe une pareille queſtion, il tachera de l'éluder, & vous ré-

pondra que non. Cependant, si l'on interroge un politique Européen, qui ne connoit les choses que par des ouï-dire, qui ne pense que par habitude, & qui s'imagine qu'elles doivent rester comme elles ont été, si l'Amérique septentrionale, parvenue par un intérêt distinct & indépendant dans son économie & dans son commerce, à l'accroissement & à la puissance où on la voit, restera dans la dépendance & sous la domination d'un des états métropolitains, qui sont de l'autre côté du globe, il vous répondra hardiment qu'elle sera dépendante; il vous alléguera mille mauvaises raisons, quoique les faits soient sous ses yeux & lui démontrent le contraire. On a vû dans tous les tems, & l'on voit encore aujourd'hui des politiques, qui, au lieu de chercher dans des faits qui existent, ce qui en peut être la cause, *ne s'occupent qu'à en inventer & en forger qui s'adoptent à leurs raisonnemens favoris.* Cependant la vérité prévaut, & l'évenement prouve que les choses sont telles qu'on l'a dit.

Je n'ai point dessein d'établir ici la preuve d'un fait dont l'évenement est incertain, mais seulement d'en montrer les conséquences. Peu nous importe que ces faits existent & qu'ils ayent leurs effets Les événemens qui se préparent, soit qu'on y fasse attention ou non, soit qu'on ait la prudence de les faire entrer dans le systême de l'Europe, soit qu'on les méprise, n'en auront pas moins leur cours à cause de la vigueur des causes naturelles, qui agissent ici dans toute leur étendue. Ces causes produi-

produiront leurs effets, & l'Europe ne tardera pas à en ſentir le contre-coup dans toutes les parties de ſon économie politique & de ſon commerce. Le miniſtre peut bien prévoir leur exiſtence, mais il ne ſçauroit empêcher leurs opérations. Embrouiller les affaires de ſa Cour, eſt tout ce qui eſt en ſon pouvoir; mais s'il conſulte ſon devoir, ou l'intérêt de ſon Souverain & de ſes ſujets, il prendra les meſures qui conviennent aux circonſtances préſentes.

La premiere choſe qu'il doit conſidérer, eſt l'influence que l'indépendance de l'Amérique, & ſa puiſſance navale lui donneront ſur le commerce, lequel éprouvera des changemens, qui s'étendront ſur le ſyſtême politique de l'ancien monde.

On n'a point encore oublié la ligue Anſéatique, non plus que le ſuccès étonnant qu'elle dût à la poſſeſſion dans laquelle elle étoit des principaux objets du commerce & à ſa navigation, qui comprenoit les principales riviéres de l'Europe. Ayant ainſi attiré à elle tout le commerce de cette partie du monde, elle forma des matelots & une marine, qui la mit en état de ſe procurer l'alliance des puiſſances, & même de leur commander. Si l'on conſidere encore que cette ligue étoit compoſée de pluſieurs villes ſéparées les unes des autres, diſperſées dans des états différens, & qui n'avoient entre elles qu'une union artificielle, & les progrès de la puiſſance qu'elle acquit malgré tous ces déſavantages naturels, par le moyen de ſon commerce, de ſa marine & de ſa politique

dans toute l'Europe, on verra que celle de l'Amérique ſeptentrionale a des fondemens infiniment plus ſolides; & que n'ayant point à ſurmonter les mêmes difficultés, elle doit faire des progrès plus rapides, & ſe procurer un commerce preſque univerſel, & la plus nombreuſe marine de l'univers. Si la ligue Anſéatique, qui n'étoit dans l'ordre politique qu'un corps imaginaire, a pu s'élever à un ſi haut dégré de puiſſance, ſans autres avantages que ceux d'un commerce étendu & d'une navigation conſidérable; ſi, compoſée de villes ſéparées par la nature & unies ſeulement par la foi des traités, elle a pu devenir un grand corps politique, qui ne devoit la vie qu'aux bons reglemens qu'il avoit fait, & ſon aſcendant dans les guerres & les traités, qu'à la puiſſance dont elle jouiſſoit, combien la grandeur future de l'Amérique ſeptentrionale n'eſt elle pas plus aſſurée? La nature a mis la moitié du globe entre elle & ſes rivales. Les terres de ſa domination ſont diſpoſées pour la communication la plus avantageuſe, que le commerce & une confédération ſolide puiſſent déſirer, & ſon commerce eſt aujourd'hui preſque univerſel. A meſure que les forces de la ligue Anſéatique s'accrurent, le Danemarc, la Suede, la Pologne, & même la France, rechercherent ſon alliance, en lui offrant leur protection, le voile commun de l'orgueil des ſouverains. L'Angleterre, qui venoit de tourner ſes vuës du côté du commerce, & qui commençoit à y faire des progrès rapides, fit auſſi des traités

avec elle. L'Amérique verra de même tous les Souverains de l'Europe rechercher ſon amitié, & ſuivre l'exemple que la Maiſon de Bourbon vient de leur donner. Appuiée ſur une baſe auſſi ſolide & s'élevant ſous de tels auſpices, on peut déjà dire d'elle ce qu'on a dit autrefois de Rome : *Civitas, incredibile eſt memoratu, adeptâ libertate, quantum brevi creverit.*

J'annonce ce *qui peut arriver d'après ce qui s'eſt paſſé*, afin qu'on ne m'accuſe point de raiſonner en viſionnaire.

Dans le cours de la guerre que l'Amérique ſoutient aujourd'hui, tous les ſouverains de l'Europe, ou du moins les puiſſances maritimes, ſuivant l'exemple des plus conſidérables d'entre elles, s'adreſſeront les uns après les autres aux Etats unis de cette contrée pour être admiſes à leur commerce, & convenir des conditions reſpectives. Alors, l'Amérique, devenuë l'arbitre du commerce, pourra être encore la médiatrice de la paix & donner le ton aux affaires politiques de l'univers, ainſi que les provinces unies des Pays-Bas le firent en 1647.

Si l'Amérique ſeptentrionale ne perd point de vuë la grandeur, à laquelle la nature ſemble l'appeller ; & ſi les alliances, qu'elle a contractées en Europe ne ſont pas des piéges tendus pour la faire échouer, & l'engager dans des démarches oppoſées au ſyſtême qu'elle a adopté ; elle doit obſerver, que ſéparée de l'Europe par des mers immenſes, *ſeule dans un vaſte continent, détachée de l'ancien monde,*

libre dès lors de n'en point épouſer les intérêts embrouillés, de ne point entrer dans ſes diſputes, & de mépriſer les inutiles intrigues de ſa politique, en un mot, ſans ennemis, ſans rivaux, & jamais dans la néceſſité de rechercher ſes alliances, elle doit tenir pour regle: 1°. Qu'il eſt contraire à ſes intérêts & à la nature de ſon exiſtence d'avoir aucune liaiſon de politique avec l'Europe, ſi ce n'eſt rélativement au commerce & d'entrer dans ſes querelles & dans ſes guerres. 2°. Elle doit obſerver, que ſon plus grand intérêt eſt d'être la ſource commune des approviſionnemens de l'Europe, & qu'en conſéquence ſes ports doivent être ouverts à toutes les nations, & enfin, qu'elle doit faire enſorte que l'ancien monde ſoit le marché commun de ſes exportations. Il ſeroit par conſéquent contraire à ſes intérêts de former des liaiſons particuliéres avec quelques puiſſances à l'excluſion des autres.

Si l'Angleterre eut conſidéré que ſa proſpérité étoit attachée au ſort de l'Amérique, elle auroit abandonné ſes projets de conquête & ne ſe ſeroit occupée que d'un traité de commerce, capable de lui aſſurer la continuation de ſa fortune. Si, avec plus de modération, elle vouloit encore y donner un peu d'attention, elle reconnoîtroit, qu'elle peut continuer le commerce qu'elle y faiſoit, & en tirer les mêmes bénéfices, quand même les deux pays ſeroient auſſi indépendans l'un de l'autre que l'Eſpagne & la France le ſont entre elles, y ayant beaucoup d'articles, qu'elles ſeules peuvent ſe donner avec des avantages réciproques.

Ce que je dis ici eſt fondé ſur leur genre de vie, & ſur leurs mœurs actuelles.

Je laiſſe à la deſtinée des royaumes à décider de ces petits intérêts particuliers. Je ne conſidére dans ce mémoire que les ſuites que doit avoir cette combinaiſon générale d'évenemens.

La premiere, qui, ſelon toute probabilité humaine, deviendra tôt ou tard le principe fondamental de l'Amérique, doit être de rendre tous ſes ports libres pour toutes les nations du monde indiſtinctement, & d'inſiſter pour la réciprocité avec celles qu'elle admettra à ſon commerce. Si elle n'oublie point ſa nature, elle fera de cette réciprocité la baſe de tous ſes traités de commerce.

En s'attachant ſtrictement à ce principe, ſes habitans deviendront avec le tems les pourvoyeurs du monde entier; & à moins que les différentes puiſſances de l'Europe ne s'ouvrent mutuellement leurs ports, l'Amérique ſeule y viendra; & ſuivie de tous ces avantages, elle y fera les bénéfices les plus conſidérables.

Dès le moment que le commerce de l'Amérique ſeptentrionale ceſſera d'appartenir à une ſeule des puiſſances de l'Europe, où les articles qu'elle a de ſurplus, eſſuient mille ſortes de monopoles, ces derniers paſſeront librement dans les marchés de l'ancien monde, & y feront baiſſer à un taux commun le prix des mêmes articles. Les fourrures de l'un & de l'autre continent y entreront en concurrence par la ceſſation des ventes excluſives. La Suéde a

ſouvent aſpiré à vendre excluſivement ſes fers & les autres articles néceſſaires à la marine ; & plus d'une fois l'on a mis au nombre des hoſtilités, qu'elle commettoit contre l'Angleterre, les moyens qui étoient les plus propres pour empêcher ce monopole ; ce qui a déterminé le Parlement d'Angleterre à accorder des primes pour les articles que ſes colonies de l'Amérique ſeptentrionale lui fourniroient. Les ſujets des Etats unies, admis dans les marchés de l'Europe, en concurrence avec ceux de la Ruſſie, y feront tomber cette eſpèce de monopole ; car les Ruſſes, par la conquête de la Livonie, & les progrès de leur civiliſation, y ſont encore les maîtres de cette branche importante de commerce. L'Europe trouvera de très grands avantages dans ſes liaiſons avec l'Amérique ; leur premier effet ſera de mettre l'abondance dans ſes marchés & de modérer les prix ; & l'Angleterre, qui a perdu le monopole qu'elle y faiſoit, trouvera dans cette concurrence le même avantage qu'elle tiroit d'un monopole, qui lui coûtoit très cher, en primes & en frais de protection.

La conſtruction des vaiſſeaux & l'art de la navigation ont fait tant de progrès chez les Amériquains, qu'ils peuvent conſtruire & naviguer à meilleur compte que les Européens, ſans en excepter les Hollandois, malgré toute leur économie. L'Amérique entrera en concurrence avec ces derniers pour le fret des vaiſſeaux & l'article du poiſſon dans tous les marchés de l'Europe.

Le riz & le bled, dont les Amériquains auroient déjà approvisionné les marchés Européens, si l'Angleterre n'en avoit point arrêté l'exportation, feront tomber l'agriculture en Espagne, en Portugal, & peut-être même en France, si la politique de ces royaumes n'en fait point changer les réglemens & l'économie intérieure.

Les articles, que l'Amérique a fournis seule jusqu'à présent, & que l'Europe reçoit avec avidité, assurent à ses habitans l'avantage du commerce pour cet objet, & les mettent dans le cas de faire des assortimens plus complets & plus avantageux.

Le poisson de rebut, la farine, le maïs, les viandes-salées, les bestiaux &c., & les bois de construction seront transportés par des vaisseaux Amériquains aux isles des Indes occidentales. Ces mêmes vaisseaux iront en Afrique chercher des négres, qu'ils échangeront dans ces isles contre les Melasses. Ils porteront encore des productions de ces mêmes isles. Tous ces avantages réunis leur donneront constamment la supériorité dans cette partie du monde, si leurs entreprises, en fait de commerce s'y renferment.

Pour ne pas insister plus longtems sur les effets du commerce de ce nouvel empire, je dirai, en un mot, que le bon marché de leurs articles, le peu de frais du transport, la vente avantageuse qu'ils fairont de leurs vaisseaux, les foibles bénéfices dont leurs marchands se contentent, fairont nécessairement

baisser les prix de ces mêmes articles, obligeront les marchands Européens à se réduire sur leurs bénéfices, & occasionneront des réformes économiques dans la culture & le transport des articles que l'ancien monde récolte. J'ajouterai, que la politique que les Amériquains auront de rendre leurs ports libres & de s'ouvrir les marchés de l'Europe, l'attention qu'ils auront de garder la neutralité dans les guerres, & la multiplicité de leurs entreprises dans toutes les contrées du globe, obligeront toutes les nations de l'Europe à changer de vuës & à se faire un nouveau systême de commerce.

Mais un peuple, maître d'un grand empire dans un continent, où il est seul, souffriroit-il sur ses propres confins un monopole semblable à celui de la compagnie de la Baye d'Hudson, lorsqu'on l'a vû tenter un passage au nord-ouest pour les Indes orientales, dans le tems où il gémissoit encore sous l'oppression? Des hommes, qui se sont ouvert le commerce de la Baye de Honduras, de celle de Campêche, & du golfe du Mexique; qui ont été jusqu'aux isles de Falkland, pour la seule pêche de la baleine, s'arrêteront-ils au Cap Horn? Ne doubleront-ils pas le Cap de Bonne-Espérance; & seront-ils longtems à se montrer dans la mer du sud & sur les côtes de la Chine? Les Hollandois, qui n'ont aucun droit sur les isles des épices, les y auront pour rivaux; ces hommes entreprenans les leur disputeront & employeront contre eux, pour s'en emparer, les

mêmes argumens que les ſept provinces unies ont employés contre Portugal.

Ses liaiſons conſtantes avec l'Europe donneront à l'Amérique une célebrité qui la faira connoître dans toutes les parties du monde, autant que la premiére l'a été juſqu'ici : des voyages continuels de l'un à l'autre continent, lui fourniront des obſervations ſur les vents, les courans de l'océan atlantique & leurs contrariétés : les routes mieux connues ſeront abrégées, & chaque jour les deux hémiſphéres ſembleront ſe rapprocher. La crainte qu'ont les ouvriers, les payſans, & même les gentilshommes Européens de ſe tranſporter dans une contrée auſſi éloignée que l'Amérique, une fois diſſipée, les réflexions qui les empêchoient d'abandonner leurs domiciles, n'auront plus lieu ; les avantages qu'ils eſpereront trouver dans le nouveau monde ſe préſenteront à leur eſprit, & les émigrations deviendront générales. Il n'y a qu'une politique aſſez ſage pour faire trouver en Europe les mêmes douceurs, ou en Amérique qu'une politique aſſez bizarre pour y faire trouver les maux, auxquels ils vouloient ſe ſouſtraire, qui puiſſent s'y oppoſer.

Le Créateur de l'univers a placé un Cherubin avec une épée flamboiante, qu'il brandit de tous côtés, & qui rencontre les hommes dans tous les endroits par leſquels ils veulent paſſer, même après leur mort. A moins que les Potentats de l'Europe n'employent le même moyen pour empêcher leurs ſujets d'abandonner leurs états, il s'en trouvera une infinité qui

passeront dans le nouveau monde. Ceux, dont l'esprit est plus entreprenant, & qui ont les vuës les plus utiles, s'y transporteront les premiers, & y trouveront leur fortune. Il y a longtems que les opérations de la banque ont appris aux hommes d'état, que les propriétés, & surtout l'argent, sont aussi libres que leurs maîtres ; & quant aux émigrations dont le commerce fournit encore les moyens, il n'y auroit pour les empêcher dans les gouvernemens de l'Europe, qu'un retour absolu à la tyrannie fêodale, qui retint les hommes à la chaîne, & qui interdit aux étrangers l'approche de leurs territoires. Les Souverains de l'Europe, qui connoissent ces émigrations, & les effets qu'elles produisent, doivent sentir qu'elles sont une augmentation de poids qu'on ajoute à la balance, & un avantage de plus pour le nouveau monde.

Voilà le point de vûe sous lequel l'auteur de ce Mémoire envisage l'état actuel des choses, rélativement à l'Europe & à l'Amérique, d'après ses réflexions & sa propre expérience. Tels sont, selon lui, les événemens qui doivent arriver, lorsque l'on compare ces deux mondes rélativement aux causes qui contribuent à la grandeur & à l'accroissement des états. Il ne se mêle point de raisonner là-dessus, & soumet humblement ses réflexions à ceux qui ont le pouvoir en main, & qui connoissent les effets qui doivent résulter de ces rapports des choses, qui font qu'elles s'attirent réciproquement. *Legesque & fœdera rerum* forment

le nouveau ſyſtême. Il n'eſt pas aſſez peu verſé dans les affaires du monde pour pouvoir prouver ces vérités pratiques. Il connoit l'influence que les faux principes, les fauſſes maximes, & les opinions particuliéres ont ſur l'eſprit du public, & que les hommes veulent juger par eux-mêmes de preuves & des démonſtrations les plus évidentes. La politique, qui ne ſaiſit que les chimères dans la ſublimité de ſes penſées, & l'homme du monde dont l'eſprit eſt aſſervi par une expérience menſongère, mille fois pire que l'ignorance, ne ſont capables, ni de raiſonner ni d'entendre ce qu'on leur dit. Si quelques individus conviennent des faits qu'on leur allégue, & prévoyent les effets qui doivent en réſulter, il y en a un plus grand nombre d'autres qui ne ſe rendent qu'à la conviction la plus évidente. Quelque mauvais que ſoit un ſyſtême, les nations ne le quittent qu'avec lenteur, lorſque l'habitude & le tems l'ont affermi. L'habitude leur tient lieu d'expérience, & l'autoritè de vérité.

Lorſque des effets contraires, qui s'oppoſent conſtamment & uniformément à l'activité de l'erreur, auront fait ſoupçonner aux hommes que *l'ancien ſyſtême eſt défectueux*, & que voyant deux vaiſſeaux cingler ſur l'occéan, ils connoitront par expérience que l'un marche mal & ne fait que dériver, parce que ſes voiles ſont mal diſpoſées, & que l'autre avance à vûe dœil parce qu'il manœuvre mieux, lors, dis-je, que voyant ces effets contraires, ils en fairont l'application aux différens ſyſtê-

mes de l'ancien & du nouveau monde, ils entendront alors raiſon, ils ſe rendront à la vérité, & la nature agira avec toute les forces dont elle eſt capable. A moins que cela n'arrive, que les Européens ne changent de façon de penſer, & ne prennent une autre tournure d'eſprit, ils regarderont tous les raiſonnemens qu'on peut faire comme des viſions & les preuves qu'on leur allégue comme des rêves creux & des impoſtures.

Les Souverains de l'Europe, qui ayant adopté les ſyſtêmes de leurs miniſtres, & qui jugeant des choſes ſelon les lumiéres qu'ils leur ont données, ont mépriſé la jeuneſſe imbécile de l'Amérique, dédaigné ſes liaiſons, & réfuſé d'unir leurs intérêts aux ſiens, voyant le ſyſtême de ce nouvel empire s'établir ſur les ruines de l'ancien, en détruire toutes les maximes, en anéantir tous les réglemens, appelleront alors leurs miniſtres & leurs ſages, & leur diront: » Venez donc pour maudire ce peuple, » parce qu'il eſt plus fort que moi. Leurs miniſtres ſe tairont, & l'eſprit de vérité leur répondra : » Comment maudirai-je celui que » Dieu n'a pas maudit ? Comment déteſterai- » je celui que le Seigneur ne déteſte point ? Je » le verrai du haut des rochers, je le conſidé- » rerai du haut des collines : ce peuple habi- » tera tout ſeul, & ne ſera pas mis au nombre » des nations ». L'Amérique eſt ſéparée de l'Europe, elle reſtera ſeule; elle n'aura aucune liaiſon avec les politiques de l'Europe, & ne ſera pas miſe au nombre des nations.

Ceux, au contraire, qui auront consulté leurs ministres, pour leur représenter les choses telles qu'elles sont, & les traiter en conséquence, exigeront d'eux, qu'ils puisent leur systême dans la nature, au lieu de rendre leurs sujets malheureux & d'obliger la nature à adopter le leur. Ceux, qui dans ces circonstances & dans cette situation formeront avec elle les liaisons, si non les plus promptes, du moins les plus certaines, parce qu'elle forme un état indépendant, un marché & un port ouvert à toute l'Europe & à qui celle-ci doit ouvrir les siens, deviendront les dominareurs de l'Europe, en régleront la destinée, & seront comme le centre où tous les intérêts viendront aboutir.

L'Angleterre est la seule de toutes les puissances de l'Europe, qui soit appellée à tous ces avantages; elle seule sympathise avec l'Amérique. Ce sont les mêmes moeurs, la même langue, la même façon de penser, le même amour national, qui a sa racine dans le cœur & n'en est point encore effacé. La rupture même de l'Amérique conspire à les rapprocher. Si l'Angleterre, n'affectant point d'être ce qu'elle n'est plus, veut traiter les Amériquains, & tous les autres hommes comme ils méritent de l'être, elle peut encore conserver dans le commerce & la navigation l'ascendant qui lui échappe, au lieu de l'ombre d'un grand nom

Magni nominis umbra

dont elle se pare aux yeux de l'univers, elle

peut conserver son crédit parmi les autres puissances de l'Europe. Elle ne le faira point, & quoique abattue sous la main d'un Dieu vengeur, elle ne verra, ni les sources de son bonheur, ni celle de sa prospérité.

Au contraire, la France, dont l'exemple sera bientôt suivi, s'est empressé de reconnoître les Etats unis, & a cimenté avec eux une alliance dont les conditions sont parfaitement égales. Elle s'éleve, par cette démarche, de l'humiliation politique à laquelle étoit réduite, à l'ascendant que ses vainqueurs laissent échapper.

Jamais puissance n'a montré plus de résolution & de sagesse, que l'Amérique au moment où elle a fait cette alliance avec la France. Jamais état n'a montré autant d'art, de politique & d'adresse que la France, en la contractant sous des conditions qui laissent aux autres puissances la liberté de faire un traité semblable.

Peut-on supposer que les autres Etats verront le commerce de l'Amérique, que les Anglois faisoient à l'exclusion de tous les autres peuples, devenir libre sans vouloir le partager ? Ils le voudront certainement, *& voilà déjà un changement qui commence à s'éffectuer dans le systême de l'Europe.*

Le commerce général de l'Europe & de l'Amérique septentrionale peut se former de deux maniéres ; savoir par l'effet d'autant de traités particuliers, qu'il y aura de nations commerçantes, avec des réglemens & des tarifs que l'on fera de tems à autre, ou celui

d'un traité avec toutes les puiſſances maritimes, ſoit avant qu'elles s'engagent dans la guerre de l'Amérique, ſoit au moment où l'on conclura la paix. On conviendroit d'une part dans un congrès de la liberté des ports de l'Amérique, & de l'autre de celle des marchés en Europe. On y feroit auſſi des réglemens de commerce & de navigation rélatifs aux circonſtances, & qui ſeroient communs à toutes les nations indiſtinctement. Ils auroient pour objet, 1°. de prévenir les monopoles, ce qui changeroit eſſentiellement le ſyſtême du commerce, au grand avantage de tous les ſouverains. Le but de ces réglemens ne ſeroit pas ſeulement d'établir les rapports qui doivent exiſter entre l'Amérique & l'Europe, mais encore les intérêts reſpectifs des nations intervenantes, dont la poſition ſe trouveroit néceſſairement changée par ce nouveau ſyſtéme.

Les Amériquains ſe ſerviront dans leur commerce de leurs propres vaiſſeaux, *ils reclameront la liberté de l'occéan, comme un bien commun ; ils n'admettront dans la navigation d'autres regles que celles qui ſont préſcrites par le droit des gens.* Ils demanderont que les ports ſoient ouverts, non ſeulement à leurs marchandiſes, de quelque part qu'elles viennent, mais encore à leurs vaiſſeaux, comme étant une partie inſéparable de leur commerce. L'Amérique étant devenue un port libre à l'Europe, ſes habitans y apporteront non ſeulement les productions qui leur ſont propres, mais encore celles qui leur ſont communes avec l'ancien

monde. Ils exigeront la même liberté pour les articles qu'ils auront travaillés chez eux ; & en outre, comme ils embrasseront dans leur commerce toutes les régions où leurs vaisseaux pourront aborder, ils y prendront, outre les objets qu'ils consomment, ceux encore qu'ils pourront échanger avec les peuples qu'ils fréquenteront. Ils demanderont aussi la liberté du commerce pour les articles étrangers, de même que pour ceux qui leur sont particuliers. Quelques états s'y refuseront d'abord ; mais voyant ceux qui y auront acquiescé recevoir des avantages considérables du bon marché de leurs approvisionnemens & de leurs articles de commerce, ils seront bientôt forcés d'y accéder pour leurs propres intérêts & pour conserver leur rang dans le monde commerçant. Quand même les Amériquains ne deviendroient point les maîtres du commerce par la maniére dont ils le fairont, par la construction de leurs vaisseaux, & par l'habilité de leurs matelots, il n'y aura pas moins une révolution dans le systême de l'Europe.

On peut ajouter à cela que les productions de l'Amérique coûtent moins au cultivateur que celles de l'Europe : les entreprises maritimes s'y exécutent aussi à moindres fraix, & ses habitans seront par conséquent les seuls qui pourront fournir l'Europe leurs propres articles : ils les apporteront dans les marchés & y joindront pour assortiment ceux, qui leur seront communs, mais qu'ils pourront fournir avec la même facilité. Si les puissances de l'Europe

l'Europe ne conviennent point entre elles d'une liberté aussi absolue dans leurs ports respectifs, les Amériquains y trouveront un avantage infiniment plus considérable que les autres.

La maniére dont les Amériquains fairont leur commerce, ne sera pas utile à eux seuls, elle le sera encore aux nations, avec lesquelles ils auront des liaisons, indépendamment de la facilité que l'on trouvera pour traiter avec eux, leur activité se communiquera, & on adoptera leurs procédés. La tournure particuliére de leur caractère, que j'ai réprésentée ci-dessus, l'ardeur qu'ils ont pour les découvertes, leur donnent cet esprit de recherche qui descend dans les plus petits détails, qui perfectionne tout, & qui en affaires forme l'habileté du négociant, qualité qui est fort rare chez les Européens. Ils connoissent non seulement les marchés de l'Europe ; ils en étudient les besoins, la maniére d'y négocier, & la valeur de chaque objet. Ils s'attachent particulierement aux articles de manufacture & de culture propres à chaque pays. Ils veulent connoître, mieux que ceux même qui les vendent, leurs établissemens, les travaux qu'elles exigent, le prix de la main-d'œuvre, & les bénéfices qu'on peut y trouver. Cet esprit de curiosité, joint à leur activité dans le commerce, leur fait connoître à l'instant tous les articles qui leur manquent, & le met en état de se passer des facteurs & des marchands étrangers.

Un peu avant la guerre entre l'Angleterre & l'Amérique, on a vû, à ce qu'on m'a dit,

des négocians de cette contrée, sur-tout de la Pensylvanie, venir s'établir en Angleterre, uniquement pour être les facteurs de leurs compatriotes. Aussitôt arrivés, ils ont été aux manufactures de *Bermingham*, de *Wolverhampton*, de *Sheffield*, d'*York*, de *Lancastre*, de *Liverpool*, de même qu'à celles qui sont au couchant, avec lesquelles ils ont ouvert sur le champ un commerce direct avec les Américains. Leur activité & leur esprit de recherche paroîtront également dans toutes les entreprises qu'ils formeront avec l'Europe, partout où ils auront la liberté de commercer.

On trouvera peut-être que la liberté qui leur sera accordée, deviendra contraire au commerce de l'ancien monde en général, & sur-tout aux particuliers; mais on se trompe; elle sera au contraire le bonheur général. La concurrence devenant plus universelle, les bénéfices seront plus partagés, & l'industrie sera plus encouragée dans tous les rangs. Lorsque commerce est tout entier entre les mains d'un marchand, celui-ci, non point en tant que tel, mais par la nature du commerce même, veut des profits immenses, & écrase l'acheteur. Pour les rendre plus considérables, il opprime l'ouvrier, dont il diminue le salaire; & par une telle conduite, il parvient à acquérir des richesses immenses, qui sont la source du faste & de la vaine magnificence qu'il étale. Le public ébloui par ces exemples de fortune rapide qu'on fait dans le commerce, ne s'apperçoit pas que cette magnificence de prince

eſt l'effet du découragement de l'induſtrie, qui le prive d'une infinité d'articles dont il ne peut abſolument ſe paſſer. » Malheur au pays où » les marchands ſont des princes, & les princes » des marchands ». Le marchand aſſuré de trouver un gain conſidérable dans le peu qu'il vend, en porte moins aux marchés, & trouve ſon intérêt à le faire, parce qu'il rencherit ſes denrées & ſes marchandiſes, ſous prétexte qu'elles ne s'y vendent point, & profite du gain des ouvriers. Que le commerce ſoit libre, qu'il admette l'Amérique dans ſa concurrence, l'abondance qui s'y trouve oblige le marchand à réduire ſes profits, & à s'en contenter. Alors l'acheteur & l'ouvrier ſe rapprochent & ſe connoiſſent. Le premier épargne, & le ſecond reçoit un ſalaire proportionné à ſon travail. Les demandes deviennent plus conſidérables, l'induſtrie plus générale, les profits plus également partagés; les ſucs nourriciers circulent dans les plus petits vaiſſeaux, vivifient la ſociété, & la font croître à vuë dœil.

Si ces faits ſont vrais; ſi la repréſentation que j'en fais eſt conforme à la nature, & ſi ces événemens s'accompliſſent, l'eſſentiel n'eſt pas de tracer aux marchands le plan de conduite qu'ils doivent ſuivre; mais il importe d'avertir les miniſtres des différens gouvernemens de l'Europe, au cas que le changement dont je viens de parler arrive, d'être en garde contre les diſcours du négociant. A l'entendre, le commerce languira, parce qu'il n'y aura plus le même luxe, le même étalage de richeſſes.

Qu'ils portent leurs regards ſur les marchés, dans les ports, ils y verront l'abondance. Qu'ils examinent, ſi les matiéres premiéres, qui ſont la baſe des manufactures, ne ſe multiplient pas de jour en jour; ſi l'induſtrie, dont une vente libre accélere les progrès, n'eſt pas alors plus exercée & mieux payée; ſi l'augmentation & & l'encouragement des manufacturiers, ne ſont pas toujours accompagnés d'une plus grande aiſance dans leurs familles; & enfin, ſi ce n'eſt pas alors qu'on voit la population augmenter avec d'autant plus de rapidité, que la miſere n'y apporte plus d'obſtacle. Qu'ils ne perdent jamais de vuë, s'ils veulent animer le commerce & le faire fleurir, combien les privilé-ges excluſifs ſont contraires au but qu'ils ſe propoſent.

Les auteurs de l'ancien ſyſtême en ignoroient abſolument les principes: ils paroiſſent avoir ignoré la maniére dont on doit planter & cultiver cet arbre, ſi l'on veut qu'il donne du fruit. Aulieu d'améliorer le terrein dont il tire ſa nourriture, leur ſageſſe ſe réduiſoit à appauvrir les nations voiſines qui s'approviſionnoient chez eux. Ils étouffoient les racines qui ſont les ſources de la population. Leur avarice inſatiable tariſſoit ce fluide vital juſqu'à la derniere goutte, ſans ſonger qu'ils retardoient l'accroiſſement de l'arbre qu'ils avoient planté. Ils empêchoient enſuite, par le faux ſyſtême des impôts, que les fonds, qui étoient le fruit du travail & de l'induſtrie, ne s'accumulaſſent dans le commerce. Si par hazard, cet arbre foible

& languiſſant donnoit quelque peu de fruit, il ſe l'appoprioient par la voye infame du monopole, pour empêcher les autres d'en profiter. Si les politiques de ce ſiécle, qui ſont plus éclairés que ceux du précédent, veulent écouter ce que l'expérience, fondée ſur l'état actuel des choſes, la juſtice, & un intérêt mieux entendu leur preſcrivent, ils laiſſeront l'activité du commerce ſuivre ſon propre cours. Lorſque l'homme aura la liberté de tourner ſon travail & ſon induſtrie vers les objets qui lui ſont les plus lucratifs; que tous les marchés lui ſeront ouverts pour en partager les bénéfices, tout alors, ſera le plus heureuſement diſpoſé pour l'accroiſſement de la population, des richeſſes & des forces de la ſociété; & l'on verra enfin les ſouverains de l'Europe trouver leur puiſſance & leur force, à la même ſource où les peuples ont trouvé leur bonheur.

Lorſque ce qui arrive à l'Angleterre, aura appris à tous les ſouverains, combien eſt faux le ſyſtême d'établir des colonies dans des régions éloignées, pour y exercer un monopole abſolu ſur ceux qui les compoſent; lorſque devenus ſages à leurs dépens, & imitant la prudente politique des Chinois, ils s'attacheront à mettre en valeur leurs terres en friche, à perfectionner leur agriculture, à encourager leurs manufactures, à abolir l'eſclavage des *corporations* & des loix qu'ils ont faites à leur ſujet, eſclavage qui fixe l'activité de l'eſpèce humaine, comme une plante, dans un endroit qui ne peut point lui fournir ſa nourriture, qui

pervertit l'eſprit de communication, & rend ceux qui l'éprouvent, étrangers les uns aux autres; les traces de la barbarie s'éfaceront, & l'induſtrie de la ſociété ſe faira un ſuperflu, qui deviendra la matiére de ſon commerce avec l'étranger.

Lors, dis-je, que les miniſtres Européens, inſtruits par ce qui s'eſt paſſé, & par les ſuites qu'a eues le ſyſtême établi dans l'Europe, réconnoîtront l'inutilité de leurs efforts pour établir par autorité *un commerce excluſif*, & celle de ceux qu'on fait l'Eſpagne & l'Angleterre, *pour s'arroger le monopole de la navigation*, au lieu de l'encourager; lorſqu'ils ſentiront que les prohibitions qu'ils font pour écraſer leurs voiſins, ne ſervent qu'à les écraſer eux-mêmes; ils comprendront alors que le ſeul ſyſtême qui ait une baſe ſolide, eſt celui qui livre le commerce à toute ſon activité, & qui l'affranchit de toutes ſes entraves.

Je ſçai, qu'on regardera ce que je dis comme une ſimple ſpéculation, & en effet, ce n'eſt juſqu'à préſent qu'une pure théorie. Cependant, comme l'expérience m'a appris, que les *mêmes propoſitions qu'on a mépriſées & rejettées dans un pays*, ont fait dans leur tems, *le bonheur d'un autre*, je vais continuer ce que j'ai commencé.

Je ſuppoſe que les miniſtres de l'ancien monde, arrêtés dans leur guerre, incertains dans le choix qu'ils doivent faire entre l'ancien & le nouveau ſyſtême, frappés de la néceſſité dans laquelle l'Europe ſe trouve de changer

toute ſon économie politique, & forcés enfin de ſe rendre à l'évidence des avantages que préſente un commerce auſſi libre qu'actif, ils veuillent s'occuper de réformes ; ils conſidéreront d'abord comment, au milieu d'un auſſi grand nombre des puiſſances, qui font les mêmes changemens, on pourroit établir une balance égale ; comment au milieu de tant d'intérêts, qui ſe croiſeront ſur la terre, on pourra trouver un moyen de les réunir tous ; alors, parcourant de nouveau les principes de leur ancien ſyſtême, ils y trouveront la preuve de la chûte, dont il n'eſt plus poſſible de le garantir : ils. avoueront que le commerce, qui ne connoit point d'autre reſſort que la concurrence, l'économie & l'induſtrie, a été enchaîné juſqu'à préſent par les vuës particuliéres de la rivalité & de l'ambition (*a*). Que le commerce, dis-je, doit naturellement conſiſter à faire une ſeule ſociété de toutes les nations, en partageant avec chaque région les productions des divers climats & les richeſſes dont la Providence couvre les différentes parties de la terre ; mais que traverſé dans ſes effets par le mélange de différens intérêts perſonnels, il eſt devenu pour tous les peuples de l'Europe une pomme de diſcorde, une ſource de jalouſie, de défiance & des guerres pendant pluſieurs

---

(*a*) Quid quod omnibus inter ſe populis commercium dedit ? Ingens naturæ beneficium, ſi illud in injuriam ſuam non vertat hominum furor.

Senec. nat. queſt. lib. 5. & 18.

ſiécles. Les traités de paix ne feront plus à leurs yeux que de ſimples trèves, & les garanties qu'une occaſion de plus pour les rompre & renouveller la guerre.

Pendant qu'ils verront ainſi les choſes d'un côté, ils verront de l'autre, j'eſpere, la révolution qui s'opére dans les mœurs. Que les hommes ſont devenus plus humains, la ſociété & la police plus parfaites; que le monde eſt arrivé à un méridien qui a étendu ſes lumiéres & lui a inſpiré des ſentimens généreux & bienfaiſans. Les réglemens & les inſtitutions, qui ont opprimé le cultivateur, le manufacturier & le marchand, pourront bien ne pas être abolis tout d'un coup; mais la réforme ſe faira ſentir dans leurs effets les plus dangereux. On verra l'induſtrie s'ouvrir tous les jours des nouvelles carriéres, s'employer partout où elle pourra le faire à perfectionner l'agriculture, à rendre les pêches plus abondantes; l'artiſan & le manufacturier appercevront des motifs qui les engageront à devenir plus induſtrieux; la prudence découvrira des moyens, que l'orgueil pourra combattre, mais que le beſoin faira adopter; l'uſage qu'on en faira, rendra la vente tous les jours plus facile dans les différens marchés. On comprendra pour lors, que la liberté du commerce, eſt un eſprit de vie qui ſe répand dans toute la maſſe de l'Europe, & qui l'anime. Ils ſentiront qu'il eſt tems de mettre fin à leurs monopoles, & que tous les moyens qu'ils employent pour les continuer, & s'arroger un commerce excluſif, ſont

inutiles & impraticables. L'expérience du passé leur apprendra, que s'il est dans l'Europe une puissance qui veuille faire pencher de son côté la balance & attirer à soi tout le commerce, à l'exclusion des autres, ses efforts n'auront point d'autre effet que celui d'exciter la jalousie & la rivalité de ses voisins, qui travailleront tous à la ramener au niveau dont elle veut s'écarter. On ne pouvoit attendre d'autres effets du systême de commerce des Européens : ce sont là les loix générales de la nature, & elles sont analogues dans le moral à celles qui agissent dans le monde naturel. Le monde commerçant a vû s'élever tour-à-tour au-dessus de lui l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre. La pression qu'elles y ont causée a fait sentir l'inégalité de la balance; elles ne se sont pas plutôt élevées, que le soulevement a été général, & elles ont été toutes réduites au même niveau.

Si les souverains de l'Europe veulent s'en rapporter â l'expérience, & raisonner en conséquence, non point comme des philosophes qui ne s'attachent qu'à la théorie, mais comme des politiques, qui raisonnent sur l'état actuel des choses, & traiter celle-ci selon ce qu'elles sont, ils sentiront combien il est de leur intérêt de briser les entraves qu'ils se sont tous donnés par leurs *restrictions*, leurs *prohibitions* & leurs *exclusions*, puisqu'elles n'ont servi qu'à ralentir l'activité, ou du moins ses effets, qui auroient fait le bonheur des uns &

des autres. Ils verront, (*a*) » que le mieux qu'une » nation qui habite un continent, telle que celle » dont il est parlé dans ce Mémoire, puisse faire, » est d'encourager & de multiplier les artisans, les » manufacturiers & les marchands qu'elle a chez » elle, & d'accorder une entiére liberté à ceux » des autres nations ». Au contraire, le systême exclusif de commerce, diminue dans un pays la valeur de ses productions intérieures en haussant le prix des articles, contre lesquels il les échange. Il est encore l'occasion d'un monopole ruineux pour l'habitant, de la part de l'ouvrier, du manufacturier & du marchand. Frappés de tant de conséquences fâcheuses, les souverains encourageront la population, d'abord intérieurement, pour préparer le terrein à recevoir les racines, ainsi qu'on l'a toujours fait dans l'Amérique; ils accorderont la naturalisation, à quiconque la demandera, & donneront aux consciences la liberté la plus entiére. Si les souverains de l'Europe voyent enfin cette vérité fondée sur l'expérience, que leurs ministres leur cachent depuis longtems; *que la liberté générale du commerce*, dans l'état actuel ou sont les hommes & le monde commerçant, est la seule chose qui puisse encourager l'industrie, l'économie, la frugalité, & l'amour pour les découvertes d'une nation, & lui faire observer ce droit d'égalité qui convient à la communication du commerce, & que ces ver-

---

(*a*) Le Pr. Adam Smith.

tus, en augmentant ſes productions, ſa population, ſes richeſſes & ſa force, font le bonheur & la puiſſance du ſouverain & de ſes ſujets, ils comprendront enfin, que ſi la nature a formé l'homme, la politique l'a mis en ſociété, & que chacun travaillant de ſon côté, il ſe procure un ſurplus qu'il doit échanger avec ſon ſemblable; & qu'il faut, conformément aux loix que la juſtice & la politique preſcrivent, que les nations, ainſi que l'homme, puiſſent échanger entre elles l'excédant de leurs productions, ſi ce n'eſt en tems de guerre, & alors même, ce qui tient à l'ordre général, doit être reſpecté, parce que toutes y trouvent également leur intérêt.

Ceux qui voyant les choſes telles qu'elles ſont, & qui raiſonnent en conſéquence, ne tardent pas à s'appercevoir *que les loix excluſives, en fait de navigation, ſont une véritable piraterie*, & qu'en quelque tems qu'on les mette en vigueur, ſoit avant de commencer une guerre, ſoit après l'avoir déclarée, elles ne différent en rien des brigandages qu'exercent les peuples, auxquels les puiſſances de l'Europe donnent le nom odieux de pirates. Ils ſentent que l'océan eſt à tous, qu'il ne connoit point de premier occupant & n'eſt point un élément ſur lequel l'induſtrie humaine puiſſe s'exercer, de maniére à lui imprimer le caractère de la propriété. Que quoiqu'une autorité uſurpée en matiére de réligion, une puiſſance temporelle veuillent aſſigner des bornes imaginaires à un élément qui n'a point de limites, &

les fixer par des démarcations tracées par des gens qui ne connoissoient pas mieux l'astronomie & la géographie, que les loix de la nature ; il ne peut jamais devenir un objet de propriété ; & que l'océan est en bonne politique, ce qu'il est effectivement, un passage ouvert à tout le monde.

Pervium cunctis iter,

Si les souverains s'appercoivent déjà que le systême de commerce commence à changer dans l'Europe, & que ce changement est effectivement nécessaire en bonne politique ; s'ils sont convaincus que le commerce immense de l'Amérique septentrionale y entre non seulement pour une partie considérable depuis qu'elle est indépendante, mais qu'elle en est encore l'unique cause ; s'ils reconnoissent que la *combinaison actuelle de ces événemens est l'effet d'une Crise* que la providence a elle-même conduite d'une maniére si marquée, qu'elle semble sommer tous les souverains d'y co-opérer avec elle, vû que c'est à eux qu'elle a confié l'intérêt & le bonheur des hommes : si, écoutant la voix de la raison & de l'expérience, ils se convainquent une bonne fois qu'il est absurde de se promettre pour prix de leurs guerres, ainsi que leur ambition & leur activité impatiente le leur ont suggeré, une contrée trop éloignée de l'Europe pour entrer dans ses querelles, & avoir à cet égard rien de commun avec elle : s'ils écoutent cette voix, comme celle d'un ange qui annonce la paix aux hommes de bonne

volonté, qui veulent la recevoir ; qui les exhorte à se désister d'une guerre qui ne doit rien terminer, à regarder la crise actuelle comme une matiére plus propre à exercer leurs conseils que leurs armes, & enfin à se communiquer sur cet objet ce que la prudence suggère à chacun d'eux ; je ne doute point que ces souverains qui tiennent la place de Dieu sur la terre, n'agissent dans l'esprit que je viens de dire.

Les puissances maritimes de l'Europe, pendant que la guerre continue, avant de s'occuper de la paix & de concilier les intérêts, mêlés de l'Europe & de l'Amérique, doivent former un congrès pour examiner les points qui ont donné lieu aux hostilités actuelles, les objets sur lesquels on peut les suspendre, qui peuvent être la base d'un traité, & devenir les fondemens d'une paix durable parmi les nations de l'océan Athlantique.

La raison & la bienfaisance, toujours d'accord avec la vraie politique sur les intérêts & les droits des souverains, ne seront-elles jamais la régle de leur conduite dans la crise actuelle ? Seront elles sans force pour les amener à un congrès, leur faire cesser toute hostilité, & mettre un terme à la guerre, avant qu'elle ait causé plus de ravages & occasionné plus de misère ? Une pareille résolution de la part des principaux états commerçans de l'Europe, ne seroit dans l'ordre politique qu'une imitation de ce qui s'est fait dans des tems plus reculés entre les villes de la ligue Anséatique ;

& la crise actuelle en impose la nécessité. Nous avons, diront quelques-uns, dans les siécles qui nous ont précédés, un exemple de cette sagesse & de cette politique, qu'on peut appliquer à un cas, qui est à peu près le même que celui d'alors. Si les ministres qui conseillent leurs souverains dans ces sortes d'occasions, croyent que cet exemple n'est point applicable au cas présent, & que cette façon mercantile de raisonner ne convient point à des politiques éclairés, l'auteur de ce Mémoire, qui observe en passant, que ceux qui pensent ainsi, ne connoissent point la sagesse de cette ligue, leur conseillera d'examiner sans passion & en philosophes, si un Conseil général, sur le modèle de celui que tinrent Henri le Grand & la Reine Elisabeth, aussi habiles politiques qu'on ait pu l'être depuis eux, ne conviendroit pas dans les circonstances actuelles. On ne prétend point parler ici d'un Conseil général pareil au leur, vû qu'il s'agissoit d'un systême de loix pour l'Europe entiére, mais simplement d'un conseil de commerce pour l'Europe & l'Amérique septentrionale, auquel tout intérêt politique doit être étranger. Ce Conseil sera composé des députés ou ministres des différens souverains, lesquels s'assembleront pour représenter les intérêts de chaque état, rélativement au commerce, & donner un plan & un systême qui s'accordent avec leurs intérêts respectifs. Ce doit être un Conseil perpetuel où l'on puisse délibérer & donner son avis ; un Siége d'administration judiciaire, com-

mun à tous. » Continuellement aſſemblé en » corps de Senat, pour délibérer ſur les affai- » res qui ſurviennent, s'occuper à diſcuter les » différens intérêts, pacifier les querelles, » éclaircir & vuider toutes les affaires, & aſ- » ſurer mutuellement la liberté du commerce ». Ce doit être auſſi une Cour générale d'Amirauté, qui prenne connoiſſance de toutes les affaires en litige, des offenſes qu'on peut commettre contre les loix établies & ratifiées par les puiſſances ſouveraines.

Un pareil Conſeil, préviendroit non ſeulement la guerre générale qui paroît ménacer l'Europe, mais ſi l'on étoit encore aſſez heureux pour faire des réglemens qui rétabliſſent la paix, celles que peuvent occaſionner dans la ſuite les diſputes en matiére de commerce. S'il ſurvenoit une guerre, ce ſeroit un tribunal ouvert à toutes les nations, où les ſujets induſtrieux, pacifiques & innocents, qui ont ſouffert quelque injuſtice de la part des puiſſances belligerantes porteroient leurs plaintes. Ce ſeroit un tribunal, qui n'exiſte point & qui ne ſçauroit exiſter dans aucune Cour d'Amirauté nationale, vû l'état actuel des nations.

Quel que puiſſe être le ſort de l'autre partie de cette propoſition, l'incertitude actuelle du droit des gens ſur l'uſage de la mer, paroit rendre cet établiſſement d'une néceſſité indiſpenſable. Tout eſt oublié : il n'exiſte plus de principes, plus de regles, plus de loix. Les nations ſemblent à cet égard être retombées dans les ſiécles de barbarie, & la mer être en-

core en proie à la piraterie. L'Europe lors même qu'elle est en guerre, ne peut demeurer sans traités & sans loix.

Si l'état des choses, si les combinaisons des événemens sont effectivement tels, qu'il faille un Conseil général, si l'esprit des princes, dont les cœurs sont entre les mains de Dieu, est tel que ce que je viens de dire, fasse impression sur eux, & que voyant les choses comme elles sont, ils envoyent des députés ou des ministres à ce Conseil général, avec des pouvoirs & des instructions, pour faire des loix générales rélativement à un commerce universel, les objets sur lesquels il faudra essentiellement délibérer, seront 1°. jusqu'à quel point il convient à toutes les nations d'établir la mer libre (*mare liberum*) d'après les principes de l'équité & du droit des gens; jusqu'à quel point la souveraineté sur les bayes & sur les ports permettra d'accèder à cette convention comme à une loi, qui faira partie du droit des nations.

2°. Jusqu'à quel point on peut rendre universel le droit de naviguer (*jus navigandi*), de maniére qu'il s'accorde avec les prétentions nationales des différens états maritimes, en se conduisant de façon qu'on puisse faire l'établissement en question. Cela posé, les députés s'assembleront pour former un systême général de loix & de reglemens communs à tous, afin qu'ils puissent commercer en conséquence. Ce droit doit s'étendre sur tout l'océan, & être aussi libre que l'air qui l'environne dans toutes les directions possibles.

3°. Ce

3°. Ce ſera le moment de délibérer ſur la *liberté univerſelle commerce*, & ſur celle des ports & des marchés. Les membres dece Conſeil conviendront enſuite des droits qui ſeront payés, & ce qu'ils détermineront là-deſſus ſera ratifié par leurs ſouverains reſpectifs. La convention qu'ils fairont ſur ce dernier point, eſt une ſuite naturelle de ce qu'ils auront conclu au ſujet des trois premiers articles. Il ſeroit cependant de la ſageſſe des états qui peuvent s'en paſſer, d'abolir entiérement ces ſortes de droits, & de remplacer cette eſpèce d'impôts par l'acciſe & les tailles que le vendeur ne paye point, mais qui ſont à charge au ſujet & au conſommateur, ſans que l'état en profite ; au lieu que c'eſt tout le contraire, lorſque chacun porte la charge ſelon ſes facultés. Ce changement, dans les pays qui l'adopteroient, rendroit libres tous les ports, ce qui eſt un avantage infiniment précieux aux yeux de quiconque s'occupe du bien-être de ſon pays. Voyez, je vous prie, ſi un vrai patriote peut former un ſyſtême plus avantageux que celui-ci, ſi tant eſt qu'il ſoit praticable (*a*).

Suppoſé que les circonſtances dans leſquelles l'Europe ſe trouve, ſa politique, & le génie des ſouverains qui la gouvernent, ne permettent point d'établir un ſyſtême général au ſujet d'un commerce univerſel, de la liberté

(*a*) Voyez Math. Decker.

de la mer, du droit de naviguer, & de commercer par tout où l'on jugera à propos de le faire, ce Conſeil s'occupera à réformer l'ancien ſyſtême, rélativement aux changemens qu'il peut avoir ſouffert. Il s'agira encore de déterminer la nature & l'étendue des conceſſions & des priviléges conditionnels qu'on accordera à l'Amérique rélativement au commerce; & enfin les puiſſances reſpectives fairont là-deſſus des nouveaux tarifs. A méſure que les difficultés ſe multiplieront, & qu'ils ſentiront l'impoſſibilité des meſures qu'ils ont priſes, ils reconnoîtront l'indépendance des Etats unis, & fairont avec eux des traités de commerce, ſelon l'ancien ſyſtême; mais l'expérience leur apprendra bientôt que cette conduite ne manquera pas de leur ſuſciter des rivaux, qui rendront nuls tous ceux qu'ils mont fait. Ils ſentiront tôt ou tard la néceſſité de ce que j'ai dit, & prendront les meſures que j'ai indiquées dans ce Mémoire (*a*). *Voilà tout ce qu'on peut raiſonnablement exiger : il n'eſt au pouvoir de l'humanité que de préparer & d'agir : le ſuccès eſt l'ouvrage d'une main plus puiſſante.*

(*a*) Le Duc de Sully, liv. xxx.

FIN.

